# eébaracS

## Quand l’ombre choisit son hôte

Olivier Guntern

2025

À mon épouse Sandra,  
pour sa constance, sa patience,  
son soutien inébranlable.

À ma fille Alaïa,  
designer exigeante,  
la couverture parle — sans un mot.

## Préface

À la fin du XIXᵉ siècle, un étrange roman fascina l’Angleterre victorienne : The Beetle, de Richard Marsh, connut un succès fulgurant, éclipsant même Dracula lors de sa parution.  
  
Roman hybride, naviguant entre fantastique trouble et terreur psychologique, il a peu à peu sombré dans l’oubli — non par manque de puissance, mais parce que son style, alambiqué et foisonnant, parle moins naturellement aux lecteurs d’aujourd’hui.  
  
eébaracS est né de ce constat.  
  
J’ai choisi de réinventer cette œuvre, non comme une simple adaptation, mais comme une transmutation :  
- Un style contemporain, nerveux et organique ;  
- Un ancrage réaliste, où l’horreur s’insinue sans jamais s’expliquer ;  
- Une plongée intime dans le vertige de l'identité et du monstrueux.  
  
Le roman que vous tenez entre les mains est une résurgence — celle d’une peur ancienne, réveillée dans le langage d’aujourd’hui.  
  
Bienvenue dans l'antre d'eébaracS.  
  
Olivier Guntern  
2025

## CHAPITRE 1 – DEHORS

Il pleuvait sur Londres comme un verdict sans appel, une pluie insistante et lourde qui semblait venir des profondeurs de la terre, comme une malédiction toute droit sortie des égouts. Ce n’était pas une pluie d'été, douce et calme, mais une pluie de fin du monde. Chaque goutte frappait la peau comme un coup de poing, creusant des sillons dans la chair. Elle noyait les pensées, rendait les souvenirs flous, les contours du monde incertains. Elle tombait sur les trottoirs gras, sur les vitrines vides de sens, et sur les gorges serrées des passants, qui ne se saluaient plus, qui ne se regardaient plus. La ville respirait sous l'humidité, se tordant dans son sommeil inquiet. Je marchais. Encore. Toujours. Jusqu'à ce que mes pieds semblent se fondre dans le bitume, absorbés, devenus une partie de la ville, comme si elle voulait me digérer, moi aussi. Ce n'était même plus marcher pour vivre. C'était marcher pour ne pas mourir. Le corps se déplaçait, mais l'esprit, lui, s’effritait. J'avais tout essayé. Tout. Chercher du travail, aller de porte en porte. Mais ce soir-là, même la misère semblait avoir atteint son quota. Le ventre vide. L'esprit épuisé.

Le foyer m’a claqué la porte au nez. « Complet. » La phrase m'a frappé comme un coup de couteau. Ce mot, « complet », était plus qu’un simple refus, c’était un déni de mon existence. Pas de place pour un homme comme moi. Une ombre dans une ville d'ombres. Une non-personne. Pas même la peine de discuter.

Je suis resté là, figé, comme une poupée de chiffon qui aurait été oubliée sur le seuil. La porte était fermée comme une tombe, encore chaude de la chaleur du corps qui s’y était appuyé. Et moi, j’étais là, tout petit, tout perdu. Un fantôme sans nom.

Un type a émergé de l’ombre, comme un débris rejeté par la ville, un homme fait de lambeaux et de néant. Une silhouette floue, un visage ridé, une bouche sans dents, un regard qui semblait avoir vu trop de choses pour encore croire en quoi que ce soit.

— Il t’a pas laissé entrer ?  
— Il dit que c’est plein.  
— Plein, hein ? Ils disent toujours ça, à Fulham. C’est leur combine, tu sais. Leur manière de rejeter les nouvelles gueules comme toi. Ils t’ouvrent pas la porte, mais ils te la ferment dans la tête.

Sa voix râpait, un bruit de métal tordu, comme s’il avait mangé toute la colère de la ville. Je l’ai regardé de biais, me demandant si cet homme était une illusion, ou si j'étais celui qui l'étais. Il était courbé sous son manteau trop large, les mains plongées dans les poches déchirées, la peau pendait de son visage, comme un linge oublié sous la pluie.

— Tu veux dire qu'il y a de la place, mais qu’ils refusent quand même ?  
— Bien sûr. Et si j'étais toi, je leur ferais péter leur porte.

Il lâcha une bordée d’injures, puis se tut comme si la colère s’était éteinte, faute de carburant. Une tristesse infinie se glissait dans son regard. Pas de révolte, juste de l’acquiescement. Une acceptation.

Je me suis approché de la porte et j’ai frappé une nouvelle fois. Un dernier appel. Un dernier essai, comme un fou qui croit encore qu'il peut convaincre la mort de ne pas venir. La porte s'est ouverte brusquement. Le vieux mendiant aux favoris blancs, celui qui m’avait déjà rejeté, était de retour. Il m’a jeté un regard glacial, un regard qui disait : « Je te connais. » Mais pas d’une manière amicale. C’était un regard du genre : « Je t’ai vu avant. Et tu n’as rien à faire ici. »

— Toi encore ? C’est quoi ton manège ? Tu crois que j’ai rien d’autre à foutre que de m’occuper des clochards dans ton genre ?  
— Je veux juste entrer.  
— Et tu n’entreras pas.

Il tenta de refermer la porte, mais j'avais mis mon pied dans l'entrebâillement. Un geste désespéré. La dignité piétinée sous la semelle d’un autre. Pas de résistance, juste l’idée que peut-être, il me laisserait passer, mais non. Il m’a repoussé brusquement, et la porte se referma sur moi comme la mâchoire d’un piège. L'autre gars, celui qui m’avait conseillé de casser la vitre, était toujours là, immobile, observant la scène comme un spectateur du déclin humain.

— Ce mec, c’est juste un des pensionnaires. Et il joue les flics maintenant. T’imagines ? Certains sont pires que les vrais. Ils croient que le foyer leur appartient. C’est le monde à l’envers.

La pluie redoublait. Une bruine froide et traîtresse, pénétrant chaque pore, chaque pensée, chaque hésitation. Mon compagnon de misère me fixait, les yeux vagues, comme s’il voyait autre chose à travers moi, ou peut-être dans un autre monde.

— T’as pas un sou ?  
— Pas un centime.  
— C’est ta première nuit dehors ?  
— Oui. Et même ça, c’est pas gagné.

Il sourit, ou grimace, difficile à dire. Un sourire de clown triste. Puis il se tourna vers les ruelles sombres qui se perdaient dans la ville. Un autre monde. Un monde qui attendait. Comme une bête endormie, prête à se réveiller.

— Tu devrais essayer St George’s, sur Fulham Road. Kensington, c’est une blague. Ils remplissent avant même d’ouvrir.

Je n’écoutais presque plus. Mon ventre grognait comme un animal abandonné. Trois jours sans un vrai repas. Quelques bouchées de pain, de l’eau froide, et les pavés comme unique compagnie. Puis tout a basculé.

Il a ramassé deux pierres, une dans chaque main, avec la précision d’un homme qui a perdu toute foi en la civilisation.

— Moi, j’vais m’faire une place.

Sans prévenir, il a lancé la première pierre contre la vitre de l’entrée. Le verre a explosé dans une pluie d’éclats, brisant tout dans un fracas sourd. Le vieux est réapparu immédiatement.

— Qui a fait ça ?  
— C’est moi, guv’nor ! Et j’vais faire l’autre aussi !

La seconde pierre s’envola. J’ai détalé, ne pouvant que regarder. Lui, il obtiendrait son lit. Moi, j'avais la nuit.

Je me suis enfoncé dans les rues, comme un spectre, absorbé par la ville. Les ruelles brisées, les maisons lézardées, des lampadaires qui clignotaient sans jamais éclairer. Un quartier sans nom. Un monde parallèle. Aucun bruit, juste la pluie et le son de mes semelles qui frappaient l’asphalte, indifférent, dévorant.

Et puis, je l’ai vue.

La maison.

Un pavillon normal, banal. Deux étages, une architecture sobre. Trois fenêtres à l’étage, toutes fermées. Mais au rez-de-chaussée… un bow-window entrouvert. Juste assez pour laisser passer une main. Un souffle d’air chaud en sortait, discret. Presque invisible, une invitation sourde.

Mes doigts se sont tendus. Le rebord était sec. La chaleur se glissait à l’intérieur, comme une promesse d’abri. De la chaleur, du silence. Peut-être le vide, mais c’était assez pour m’attirer. La nuit m’engloutissait, la pluie me rongeait, ma faim me creusait l’estomac. Et cette fenêtre, là… Elle me fixait. Comme une bouche entrouverte.

Je suis passé par-dessus un petit mur, m’adossant à la façade. L’épaule a frôlé la vitre. Pas un bruit. Un noir complet de l’autre côté. Je suis resté suspendu là un moment, entre la mort glacée de l’extérieur et la chaleur absurde de ce qui m’attendait.

La fenêtre s’est ouverte d’un coup, sans un grincement. Comme si elle m’attendait. Je me suis penché, j’ai glissé une jambe, puis l’autre. Le sol sous mes pieds était doux, moelleux, presque luxueux. Un tapis. Un luxe étrange, incongru dans ce monde. J’étais ailleurs.

## CHAPITRE 2 – DEDANS

Je suis resté un moment immobile, à l’intérieur. Une jambe encore accrochée à la fenêtre, l’autre déjà posée sur le tapis. Entre-deux. Ni dehors, ni dedans. Comme si mon corps n’arrivait pas à choisir s’il préférait mourir de froid ou être avalé tout entier par ce qui m’attendait là.

Puis j’ai glissé. Le silence m’a reçu comme une main gantée.

Trois pas. Quatre.

Et quelque chose a changé.

Ce n’était pas un bruit. Pas un mouvement. Juste… une présence. Viscérale. Lente. Une attention moite, qui ne venait pas de moi. J’étais observé.

La fenêtre restait entrouverte derrière moi, battant fragile contre l’univers. Une déchirure dans la peau du monde. Une sortie. Une illusion.

J’étais dedans.

Et ici, le noir avait une densité. Ce n’était pas une absence de lumière : c’était une matière. Une pâte noire, tiède, qui collait à la gorge, aux idées. Le genre de ténèbres qui a une odeur. Un goût. Une volonté.

Mes pieds nus s’enfonçaient dans un tapis si épais que j’avais l’impression qu’il allait me happer par les chevilles. Il dégageait une chaleur animale, presque honteuse. Rien à voir avec le froid de la rue. Ici, on aurait dit que la maison transpirait. Une sueur de fièvre, douceâtre, lourde. L’air lui-même semblait saturé d’un murmure qui n’arrivait jamais jusqu’aux oreilles.

Je ne voyais rien.

Aucun meuble. Aucun mur. Juste du noir, du chaud, du silence. Et cette pensée, fixe, rampante : quelque chose m’observe.

J’ai tendu les mains devant moi. Geste idiot. Comme si mes doigts pouvaient repousser ce qu’on ne voit pas. Ils ne rencontrèrent rien. Ni obstacle. Ni mur. Seulement ce vide moite, élastique, comme l’intérieur d’une gorge prête à se refermer.

Puis, sans avertissement, la certitude est tombée sur moi.

Quelque chose était là.

Pas un homme. Pas un chien. Pas même un voleur. Non.

Une présence sans forme, sans poids. Une conscience nue, logée dans l’air lui-même. Elle ne faisait pas de bruit. Elle n’avait pas besoin. Son silence parlait pour elle.

Je voulais fuir. Mon cerveau hurlait déjà.

Mais mon corps, lui… ne répondait plus.

Mes jambes étaient comme coulées dans du plâtre chaud. Mon souffle refusait de venir. L’air, trop épais, ne voulait plus entrer. Et chaque seconde me poussait plus loin dans un territoire qui n’avait pas été fait pour moi.

Puis deux points de lumière sont apparus. Bas. Très bas. Près du sol. Deux chandelles blafardes, tremblotantes. Des yeux.

— Un chat, ai-je pensé. Un fichu chat. Évidemment. Y en a toujours un pour apparaître au mauvais moment. — Ce n’est qu’un chat. Dis-le encore.

Mais je savais que je mentais.

Ces yeux-là ne brillaient pas. Ils brûlaient. Ils n’étaient pas là pour voir. Ils étaient là pour pénétrer.

Ils s’approchèrent.

Lentement.

Ramant, rampants. Comme s’ils glissaient sur leur ventre. Puis, tout à coup, un bruit. Un bruit flasque. Viscéral. Comme si quelque chose de mou venait de s’écraser au sol.

Les yeux s’étaient abaissés. La chose rampait.

Et moi, j’étais toujours là. Debout. Paralysé. Les nerfs comme des cordes trop tendues. Prêt à casser. Mais incapable de bouger.

Et la chose avançait. Un frisson horrible m’a parcouru quand elle a atteint mes pieds. Pas de douleur. Pas de piqûre. Pire que ça : de la curiosité.

Comme si des dizaines de petites pattes exploraient la texture de ma peau. Des pattes souples. Humides. Collantes. Comme des ventouses vivantes. Elles goûtaient. Elles testaient.

Je n’ai même pas réussi à crier.

Elle montait.

Mes jambes. Mes genoux. Mes cuisses. Lentement. Avec une précision méthodique. Elle ne se pressait pas. Elle avait tout le temps du monde. Chaque millimètre de peau était inspecté, analysé. Et toujours ces yeux, plantés dans mon torse, comme deux clous de lumière morte.

Puis je l’ai vue.

Pas en entier. Mais assez.

Un corps luisant. D’un jaune sale. Couvert de pattes. Trop de pattes. Peut-être cent. Peut-être mille. Certaines longues, fines, presque caressantes. D’autres courtes, crochues, prêtes à s’ancrer. Il y avait des ventouses. Des crochets. Et une odeur.

Mon Dieu, cette odeur.

Quelque chose entre l’œuf pourri, la vase de marécage et le linge humide oublié dans une tombe.

Elle atteignit mon cou. Je sentais ses membres chercher des prises sur ma gorge, sur mes clavicules. Elle s’ancrait à moi.

Et puis mon visage.

Elle s’y posa. D’un coup. Un masque. Un masque vivant. Mou. Putride. Qui s’ajusta parfaitement à mes traits. Je ne respirais plus. J’étais recouvert. Colonisé.

Et là, un déclic.

Quelque chose en moi s’est brisé.

J’ai hurlé.

Pas avec ma voix. Avec une autre. Une voix que je ne connaissais pas. Plus rauque. Plus ancienne. Un cri d’animal qu’on égorge dans le noir.

Et la chose est tombée.

D’un coup.

Un bruit mou. Un fracas sur le tapis. Comme un fruit trop mûr.

J’ai tourné. J’ai couru. Du moins, mon corps a couru.

Vers la fenêtre. Vers la sortie. Vers le dehors. Mais j’ai trébuché. Mon pied a heurté quelque chose de mou, d’humain peut-être.

Je me suis relevé. Hagard. Aveugle. Et prêt à crier encore.

Mais alors…

Une voix.

Juste derrière moi.

Calme. Tranchante. Sans émotion.

— Ne bouge pas.

Et ce fut pire que la créature.

Parce que cette voix-là, je ne pouvais pas lui désobéir.

Je ne voulais pas.

Mais je l’ai fait.

## CHAPITRE 3 – L’HOMME DANS LE LIT

— Ne bouge pas.

Et j’ai obéi.

Je ne sais pas pourquoi.

Pas par peur. Pas par respect. Il y avait dans cette voix quelque chose d’autre. Un écho, comme si elle résonnait dans un lieu plus profond que l’oreille — un lieu en moi que je n’avais jamais visité.

Alors j’ai obéi.

Je me suis retourné lentement, chaque vertèbre grinçant comme les gonds d’une porte oubliée. Et je l’ai vu. Ou plutôt, je l’ai perçu. Car la lumière, venue de nulle part, n’éclairait rien — elle fouillait.

Une lueur blanche, épaisse, acide. Elle ne brillait pas : elle incisait.

Elle jaillissait d’un petit lumignon sur une étagère, juste au-dessus du lit. Une lampe ridicule, une veilleuse d’enfant malade. Et pourtant, sa clarté transperçait mes paupières même fermées, comme une aiguille plantée dans l’âme.

Et dans ce rayon : lui.

Un corps, allongé.

Non. Un cadavre vivant.

Draps sombres tirés jusqu’aux épaules, comme une couverture de cérémonie. Seule la tête dépassait. Une tête jaune, parcheminée, vaguement humaine. Comme un mannequin de cire abandonné dans un musée fermé depuis cent ans.

Impossible de dire si c’était un homme. Ou une femme. Ou autre chose.

Les traits semblaient fondus, usés par l’usage, lissés par le temps — ou par quelque chose de pire que le temps.

La peau pendait en plis flasques, des lambeaux de visage collés à une ossature oubliée. Le nez, disproportionné, formait un arc grotesque, comme un bec de vautour empaillé. Les lèvres, grosses, violacées, semblaient sur le point de tomber. Et pourtant elles tremblaient, imperceptiblement, comme si elles attendaient encore de parler.

Mais ce furent les yeux qui me brisèrent.

Deux fentes horizontales, immobiles, longues comme une balafre sur un monde. Noirs. Mais pas un noir vide — un noir dense, profond, habité. Un noir où brûlait une flamme. Deux lames de nuit, plantées dans mon regard.

Ils ne clignaient pas.

Ils s’infiltraient.

Je ne pouvais pas détourner le regard. Mon souffle s’est suspendu, comme en attente d’un verdict.

Puis la voix revint. Grave. Caverneuse. Derrière la voix, autre chose parlait.

— Ferme la fenêtre.

Mes jambes obéirent. Comme si l’ordre s’était glissé directement dans mes muscles, court-circuitant toute volonté.

— Baisse le store.

Ma main, docile, le fit.

— Tourne-toi.

Je me suis tourné. Comme un pantin bien dressé.

— Comment t’appelles-tu ?

Les mots sortirent. Pas les miens. C’étaient les siens, passés à travers moi.

— Robert Holt.

— Tu es quoi ?

— Employé de bureau.

— Tu étais employé de bureau.

Son rire ne venait pas de sa bouche, mais de l’air lui-même. Un rire sec, silencieux. Comme si chaque syllabe était frottée contre une pierre.

— Tu es un voleur.

— Je ne suis pas un voleur.

— Les employés de bureau entrent-ils par les fenêtres ?

Silence. J’aurais voulu répliquer. Mais la voix ne me laissait plus. Elle avait repris possession de mes cordes vocales.

Il souriait, lentement. Un sourire froid, élastique. Pas un sourire de joie. Un rictus de propriétaire satisfait.

— Tu es venu parce que tu avais faim. Tu es venu parce que tu étais seul. Tu es venu parce que tu es à moi.

Je ne comprenais pas. Mais je savais qu’il disait vrai.

— Déshabille-toi.

Mes doigts ont commencé.

Pas de honte. Pas de pudeur. Juste un froid.

J’ai retiré mes vêtements, trempés, collés, in-nommés. Ils tombaient comme des peaux mortes. Ma chair nue, offerte à cette chose qui me regardait comme un amateur d'art contemple un tableau en train de brûler.

— Quelle blancheur, a-t-il dit. Quelle belle peau… Tu m’envies, Robert Holt. Mais moi, c’est toi que j’envie.

Il me regardait comme un amateur regarde une proie. Et j’ai eu froid. Même nu. Surtout nu.

— Dans le placard. La cape.

J’ai ouvert l’armoire.

Des vêtements de théâtre. Des costumes grotesques. Des habits de carnaval oublié. Tout sentait la poussière et le maquillage rance. J’ai pris la cape : noire, lourde, immense. Elle semblait vivante, comme si elle frémissait au contact de mes doigts.

Je me suis enveloppé dedans.

Et j’ai eu l’impression de me dissoudre.

— L’autre placard. Nourriture.

J’ai obéi. Pain noir, viande salée, flasque de vin épais comme du sang vieux. J’ai mangé. Avalé. Engouffré. Comme un chien affamé, comme un homme brisé. Il me regardait, sans mot, sans bouger. Et dans son regard, il se nourrissait aussi.

De ma honte. De ma faim. De ce que je devenais.

Puis :

— Regarde-moi.

Je l’ai regardé.

Et ses yeux devinrent tout. Immenses. Dévorants. Ils prenaient la pièce, le monde, moi. Je chutais sans tomber. Je me noyais sans eau.

Un geste de sa main.

Et le sol disparut.

Je suis tombé.

Et la lumière s’est éteinte.

## CHAPITRE 4 – VEILLE SOLITAIRE

Je suis resté là.

Allongé. Nu sous la cape.

Le corps, éteint.  
Mais la tête… brûlante.

C’est ça le plus cruel : j’étais lucide.

Lucide comme jamais.

Je voyais. J’entendais. Je pensais. Et je ne pouvais rien faire.  
Pas bouger un orteil.  
Pas ciller.  
Pas même pleurer.

Ma conscience hurlait, enfermée dans ce qu’elle habitait encore : un cadavre chaud. Une enveloppe humaine dont le moteur avait été coupé — sauf le voyant rouge, celui de l’angoisse.

Je percevais chaque battement de cœur, comme un tambour enfermé dans du coton.  
Chaque goutte de sueur qui roulait sur ma tempe était une cloche d’alerte.

Et pourtant, tout dehors était immobile.

La lumière s’était éteinte. Pas brutalement — non. Elle s’était retirée comme une marée noire, lente, collante. Et j’avais entendu le lit, le bruissement soyeux des draps. Cette chose — cet être — se recouchait. Tranquille. Juste là, à deux mètres.  
Comme si de rien n’était.

Puis plus rien.

Le silence.

Mais un silence qui respirait.  
Pas vide. Pas neutre.  
Un silence tissé de présence. Comme si la maison elle-même retenait son souffle.

J’étais suspendu dans le noir, les yeux ouverts, le souffle bloqué, l’âme coincée quelque part entre la chair et le rêve.  
Le temps s’étirait comme une langue de serpent. Chaque minute devenait une heure. Chaque heure… un siècle.

Je me suis souvenu de l’expression : être enterré vivant.

Ce n’était pas une métaphore. C’était moi.

Puis les bruits sont revenus.  
Pas tous en même temps.  
Un oiseau. Un miaulement étouffé.  
Un bruit métallique. Et la pluie, toujours, régulière, obsédante : tic… tic… tic… comme les doigts d’un revenant contre la vitre.

Puis, au loin, les cloches.

Sept.

Huit.

Neuf.

Dix.

Chaque coup de carillon était un clou enfoncé dans mon crâne éveillé.  
Mais ici… toujours rien.  
Pas de pas. Pas de respiration. Même pas le craquement d’un meuble.  
Juste ce silence, épais, collant, posthume.

J’étais seul dans un tombeau capitonné de velours noir.

Seul…

Ou pas.

Quand la dixième cloche se tut, je l’entendis.

Un bruit.

Un frottement, d’abord.  
Puis des pas.

Nus.

Lents.

Glissants.

Quelqu’un… quelque chose… venait vers moi.

Je ne pouvais pas bouger.  
Même pas fermer les yeux.  
Ils restaient là, grands ouverts, fixant le noir.

Et dans ce noir… une silhouette.

Pas une forme complète. Juste un creux dans l’obscurité. Une densité. Une ombre plus noire que le reste.

Elle se pencha.

Je sentis l’air changer.  
Une odeur. De terre mouillée. D’humus. De cuivre.  
Et quelque chose d’autre. Quelque chose de plus ancien que la mémoire.

Puis je les vis.

Les yeux.

Toujours les mêmes.

Brillants. Impossibles. À quelques centimètres des miens.  
Fixes.  
Sans émotion.

Une main se glissa sous la cape.

Pas brusque.  
Pas violente.

Précise.  
Comme un médecin. Ou un prêtre.

Elle me dénuda.

J’étais nu sous elle. Une offrande. Une carcasse.

Elle toucha ma joue. Lentement.  
Puis mes lèvres.

Elle les entrouvrit.  
Deux doigts froids, raides, explorèrent l’intérieur.  
Mes dents. Ma langue.  
Comme si elle cherchait une issue.  
Ou une réponse.

Sa peau collait à la mienne.  
Une chair morte, tiède, qui ne voulait pas pourrir.

Et puis…

Elle m’embrassa.

Mais ce n’était pas un baiser.

Non.

C’était un acte rituel.

Un sacrement tordu.

Une prise de possession par la bouche.

Sa bouche molle, froide, sans rythme, recouvrit la mienne.  
Et là, je le sentis.

Quelque chose entrait en moi.

Quelque chose de vieux.  
De malade.  
De sacré et d’infect.  
Un souffle venu d’ailleurs. D’un ailleurs sans nom dans aucune langue humaine.

Pas un poison.  
Un germination.

Quand elle se redressa, je n’étais plus tout à fait seul dans ma tête.

Elle murmura :

— Mort. Mort. Aussi bon que mort… Mieux que mort. On va l’enterrer.

Et elle s’éloigna.

Sans se presser.  
Sans se retourner.

J’ai entendu la porte.

Puis le silence est revenu.

Mais cette fois…

Il m’appartenait.

Et l’attente a commencé.

## CHAPITRE 5 – ORDRE DE CAMBRIOLAGE

Quand j’ai repris le contrôle de mon corps, j’étais allongé.  
Toujours là.  
Toujours nu.  
Toujours sous la cape.

Mais la pièce avait changé.

Ou c’était moi.

La lumière avait glissé sous les rideaux. Une clarté grise, pâle, sans chaleur. Le genre de lumière qui n’éclaire pas : elle constate. Le lit à côté de moi était vide, les draps à peine froissés. Pas une trace de lui.  
Ni son poids.  
Ni son odeur.  
Pas même une empreinte.

Comme si la nuit l’avait effacé.

Je me suis assis.

Mon corps répondait.  
Mais pas tout à fait comme avant.  
Il y avait un décalage, un millimètre d’écart entre l’intention et le mouvement. Comme si mon corps recevait mes ordres… après les avoir vérifiés auprès de quelqu’un d’autre.

Je regardai mes mains. Mon torse. Mes jambes.

Aucune marque.  
Aucune plaie.  
Aucune brûlure.

Et pourtant… je savais. Quelque chose avait changé de place en moi.  
Une pièce déplacée.  
Un mécanisme inversé.  
Un interrupteur secret tourné à l’envers.

Sur la table, une lettre.

Un papier jauni, plié avec soin, posé là comme une offrande ou un avertissement.  
L’écriture était élégante.  
Précise.  
Trop calme.

Robert Holt,

Vous êtes désormais requis.

Votre mission est simple. Elle sera renouvelée chaque nuit.

Vous porterez la cape noire. Vous pénétrerez au 5 Bentinck Street, Marylebone.

Vous y prendrez un objet en argent : une bague.

Revenez avant l’aube.

Ne parlez à personne.

Ne soyez vu de personne.

N’échouez pas.

– S.

Je ne ressentais ni faim, ni fatigue.  
Pas même d’émotion.

Juste… une ligne droite dans ma tête.  
Un couloir.  
Et tout au bout : l’ordre.

J’ai lu la lettre deux fois. La troisième lecture ne m’a rien appris de plus.  
Tout était là.  
Sans appel.

Je me suis levé. J’ai remis la cape.  
Elle ne se contentait plus de me couvrir : elle m’épousait.  
Elle pesait, oui.  
Mais ce poids me convenait.

C’était un uniforme.  
Une mue.  
Un serment silencieux.

Et je suis sorti.  
Sans hésitation.  
Sans plan.  
Sans pensée.

Seulement l’ordre.

## CHAPITRE 6 – LA BAGUE

Je suis parti.

Pas d’hésitation. Pas de question.  
La lettre était dans ma tête comme un programme, et chaque pas obéissait.

Je traversais Londres sans vraiment la voir.  
Le nom des rues, les visages, les sons… tout glissait sur moi.  
Le monde était flou.  
Comme s’il avait choisi de me laisser passer.

Je ne crois pas avoir croisé qui que ce soit.  
Ou alors, je n’ai pas su les voir.  
Les portes restaient closes.  
Les fenêtres sans reflet.  
Les rares réverbères encore allumés semblaient détourner leur lumière.

J’étais seul, mais pas abandonné.  
Quelque chose — ou quelqu’un — me laissait faire.

Marylebone.  
Bentinck Street.

Une rue comme une autre. Des maisons grises, bourgeoises, muettes.  
La numérotation était nette, logique. Le 5 m’attendait.  
Façade sobre, pierres délavées. Rien ne trahissait ce qu’elle renfermait.

Je suis passé par l’arrière.

La porte n’était pas verrouillée.  
Elle céda avec un soupir — pas un grincement.  
Même le bois semblait complice.

Je suis entré sans bruit.  
Pas comme un voleur.  
Comme un invité dont on attend le passage.

Le salon était plongé dans l’ombre. Le couloir aussi.  
Chaque pièce traversée me regardait sans rien dire.  
Pas un tic-tac. Pas une vibration.  
Le silence était parfait.

Je suis monté.

Les escaliers me portaient, eux aussi.  
Aucune plainte sous mes pas.  
Pas même le craquement du bois.  
Comme si j’étais plus léger qu’un homme.

À l’étage, la chambre.

Une porte entrouverte.  
L’intérieur baignait dans une pénombre bleutée, douce, irréelle.

Je suis entré.  
Tout était rangé.  
Propre.  
En attente.

Et sur la table de nuit… la bague.

Argent massif.  
Simple.  
Gravée d’un serpent enroulé, la gueule ouverte sur rien.

Je ne l’ai pas cherchée.  
Je ne l’ai pas hésitée.

Je l’ai prise.

Elle était froide.  
Mais pas comme un bijou oublié.  
Froide comme une pierre enterrée.  
Froide comme quelque chose qui attend depuis longtemps.

Ma main l’a refermée sans trembler.  
Et je suis reparti.

Pas d’alarme.  
Pas de cri.  
Pas même une ride dans l’air.

La maison me laissa sortir comme elle m’avait laissé entrer.

Le jour se levait à peine.  
L’aube était un voile blême, étendu sur une ville qui ne voulait pas se réveiller.

Je marchais dans cette lumière sans couleur.  
La bague dans ma poche.  
Le silence dans ma tête.

Arrivé devant la maison…  
La porte s’est ouverte d’elle-même.

Je suis entré.

Voilà pour ce chapitre.  
L’atmosphère est hypnotique, complice, comme si le monde lui-même conspirait pour que l’ordre se réalise sans obstacle.

## CHAPITRE 7 – LA DEUXIÈME NUIT

J’ai dormi.

Ou plutôt, je me suis effondré.

Il n’y a pas eu de transition. Pas de fatigue. Pas de bâillement.  
Juste un basculement. Comme une pierre lâchée dans un puits sans fond.

Le sommeil qui m’a pris n’était pas humain.  
Il n’avait pas de rêves. Pas d’images.  
Il était gris. Compact.  
Un vide ouaté qui m’enveloppait de l’intérieur.

J’étais tombé quelque part. Et ce quelque part m’avalait.

Je ne sais pas combien de temps j’y suis resté.  
Une nuit ? Un siècle ?  
C’était un non-temps. Un non-lieu.

Puis…

Le réveil.

Pas brutal.  
Pas doux non plus.  
Juste un retour.

La pièce était sombre.  
La cape encore autour de moi, repliée comme une chrysalide qui ne veut pas s’ouvrir.  
La bague avait disparu.

Je n’ai pas eu peur.

Je n’ai rien ressenti.

Je me suis redressé.  
Et j’ai vu la lettre.

Posée exactement là où l’autre avait été.  
Même pli. Même papier. Même écriture.  
La calligraphie n’était pas seulement lisible : elle était impeccable.

Comme un ordre gravé dans la cire.

Robert Holt,

Votre première mission est accomplie.

Vous êtes autorisé à manger.

Reposez-vous. Ce soir, vous irez à South Kensington.

Maison blanche. 37 Sumner Place.

Un médaillon vous attend.

Procédez de la même manière.

Soyez invisible. Soyez rapide.

Ne questionnez pas.

– S.

Je n’ai pas souri.

Je n’ai pas sourcillé.

J’ai obéi.

Le mot autorisé m’avait frappé plus fort que le reste.  
Autorisé. Comme si je n’étais plus responsable de ma propre faim.  
Comme si même ça… ne m’appartenait plus.

Je suis allé jusqu’au placard.

Le pain noir.  
La viande sèche.  
Le vin sombre, épais, presque goudronneux.

J’ai mangé lentement.  
Pas par goût.  
Par obéissance.

Chaque bouchée était un assentiment.  
Un contrat renouvelé.  
Un oui muet au pacte invisible.

Puis je suis retourné dans le lit.

Je n’avais rien à faire.  
Pas de pensées.  
Pas de doute.

Seulement attendre.

Attendre la nuit.

## CHAPITRE 8 – LE MÉDAILLON

La nuit est venue comme une coulée noire, lente et épaisse, qui a tout englouti.

Aucune alerte.

Aucun signal.

Juste cette sensation dans mon ventre, dans mes jambes : il était l’heure.

Je me suis levé. La cape a glissé sur mes épaules comme un rappel. Pas besoin de lire une nouvelle lettre. Mon corps savait.

South Kensington.

37 Sumner Place.

Je suis sorti.

La rue était vide, mais pas calme.  
L’air vibrait d’un silence tendu, comme si quelque chose écoutait.

Mes pas ne faisaient aucun bruit. Le monde semblait se retenir de respirer à mon passage.  
Les réverbères brillaient d’un éclat diffus, irréel.  
Même mon ombre refusait de me suivre.

Je marchais sans regarder.  
Sans penser.  
Sans douter.

Sumner Place.

Une rangée de maisons blanches. Presque parfaites.  
Symétriques. Mornes.  
Et là : la numéro 37.

Elle ne se distinguait en rien.

Mais elle m’attendait.

Pas une lumière.  
Pas une ride aux rideaux.  
Et pourtant, elle semblait en alerte.

Je suis passé par l’arrière.  
Une porte de service, entrouverte.  
Elle me laissa entrer sans un son.

L’intérieur était… trop blanc.

Des murs propres, sans décor.  
Des meubles immobiles.  
Pas une photo. Pas une trace de vie.

La maison n’était pas abandonnée.  
Elle était vidée.  
Nettoyée.

Comme si elle avait été préparée pour une cérémonie.

J’ai traversé un couloir.  
Un escalier.  
Un palier.

À l’étage : une chambre.

La porte n’était pas fermée.  
Elle ne m’invitait pas.  
Elle se laissait faire.

J’ai poussé.

Une pièce nue, presque clinique.  
Sur la commode… le médaillon.

Or pâle. Rond.  
Gravé d’un motif en spirale, comme un œil qui se referme.  
Chaîne fine, posée en cercle, comme une embuscade parfaite.

Je me suis approché.  
Lentement.

Ma main s’est tendue, sans que je le décide vraiment.

Et au moment où mes doigts ont frôlé l’objet…  
un frisson.

Pas un frisson de froid.  
Un frisson de reconnaissance.

Comme si quelque chose en moi… se souvenait.

Une vibration minuscule a traversé ma paume, remonté jusqu’à l’épaule, jusqu’à la nuque.  
Et dans ma tête, un mot.  
Pas une voix.  
Un mot : « Viens. »

Je l’ai pris.

Rien ne s’est passé.

Pas d’alarme.

Pas de cri.

Pas même un grincement dans la maison.

J’ai glissé le médaillon dans une poche intérieure.  
La cape s’est refermée sur lui.  
Et moi… j’ai tourné les talons.

Je suis reparti comme j’étais venu.  
Invisible.  
Intouchable.  
Inévitable.

La rue était toujours vide.  
Le ciel grisait lentement.

L’aube s’étirait comme une brûlure.

Quand je suis arrivé devant la maison…  
La porte s’est ouverte d’elle-même.

Et je suis entré.

## CHAPITRE 9 – CHAIR DE MA CHAIR

La maison était silencieuse.  
Plus encore que d’habitude.

Un silence tendu, comme si les murs eux-mêmes attendaient quelque chose.  
Pas un craquement.  
Pas un souffle.  
Pas même l’écho de mes pas.

Je suis resté dans l’entrée un moment, debout, immobile.  
Je ne savais pas pourquoi.  
Mais je sentais que je ne devais pas monter tout de suite.

C’était comme dans un temple.  
On n’entre pas dans le sanctuaire les mains pleines de bruit.

Alors j’ai attendu.

Et quand je me suis senti prêt — ou plutôt : quand quelque chose m’a dit que je l’étais — j’ai monté l’escalier.

Le couloir me parut plus long que la veille.  
Ou bien c’était le tapis, ou l’air, ou ma propre perception.  
Chaque pas semblait s’allonger.  
Chaque respiration se faisait plus lente, plus épaisse.

La porte de la chambre était entrouverte.  
Comme toujours.  
Pas une lumière.  
Pas une ombre.

Mais il était là.

Exactement comme la première nuit.  
Allongé.  
Drapé.

Il ne bougeait pas.

Ou alors… il s’était reformé.

C’est ce que j’ai pensé.

Comme une sculpture de cire qui se refond à l’aube.

Je me suis avancé.

Pas d’hésitation.

Pas de peur.

Je n’avais même plus de pensée propre.  
Seulement une clarté intérieure. Une direction. Une mission.

Je me suis arrêté à un mètre du lit.

Ses yeux se sont ouverts.

Sans bruit. Sans effort.  
Comme deux rideaux qui se lèvent d’un seul geste.

Un sourire s’est dessiné. Lentement.  
Un sourire impossible à lire : moquerie, satisfaction, désir, fatigue ?

— Tu as bien travaillé.

Sa voix était douce, presque paternelle.

Il a tendu la main.

Paume ouverte.

— Donne.

Ce n’était pas une demande.

C’était l’accomplissement d’un pacte.

J’ai sorti le médaillon.  
Je l’ai tenu un instant entre mes doigts.  
Il était tiède. Presque vivant.  
Comme s’il savait qu’il allait rentrer à la maison.

Je l’ai posé dans sa paume.

Il l’a refermée sans un mot.  
Comme on ferme une blessure.

Puis il m’a fixé à nouveau.

— Tu sens ? a-t-il dit.  
— Tu changes.

Je ne comprenais pas.  
Mais… quelque chose en moi acquiesçait.  
Pas un oui mental.  
Un oui cellulaire.

Un accord dans la moelle des os.

Il a désigné le miroir, d’un geste lent.

Un miroir que je n’avais pas vu jusque-là.  
Petit, ovale, posé sur une coiffeuse ancienne.  
Sa surface reflétait à peine la pièce : elle semblait floue, couverte d’un voile invisible.

J’ai marché jusqu’à lui.

Je me suis penché.

Et je me suis vu.

Pas grand-chose.  
Mais assez.

Mes yeux.  
Leur forme. Leur éclat.  
Le regard.

Quelque chose avait glissé.

Un infime écart.  
Comme si mes paupières s’ouvraient à un angle nouveau.  
Comme si le blanc de mes yeux était trop blanc, ou le noir trop profond.

Je n’arrivais pas à dire quoi.  
Mais ce n’étaient plus les miens.

Et pourtant, ce visage…  
c’était bien le mien.  
Mais pas entièrement.

Il me ressemblait, comme un sosie maladroit.  
Un double approximatif.  
Un masque fabriqué avec soin… mais sans âme.

J’ai cligné des yeux.  
Le reflet ne l’a pas fait en même temps.

J’ai reculé.

Et je me suis retourné.

Il souriait toujours.

Un sourire figé maintenant.  
Comme si ses traits refusaient de bouger, de peur de dévoiler ce qu’il pensait vraiment.

— Tu comprends ? m’a-t-il murmuré.  
— Tu es en train de devenir moi.

Je n’ai pas répondu.

Il s’est redressé très légèrement. Son torse a remué sous le drap, comme une carcasse qu’on réanime.

Il a penché la tête.  
Ses yeux étaient devenus immenses.  
Je ne voyais plus le reste du visage.  
Seulement ces deux brèches noires.

— Bientôt, a-t-il dit,  
— je n’aurai plus besoin de ce corps.

Un silence est tombé.

Mais ce n’était plus le même silence que tout à l’heure.

Celui-ci… me regardait.

## CHAPITRE 10 – LE RIRE

Je ne dormais pas.

Je ne veillais pas non plus.

J’étais là.

Allongé. Le corps parfaitement immobile, enveloppé dans la cape comme dans un suaire chaud.  
Les bras croisés. Le regard tourné vers le plafond invisible.  
Mais les paupières… grandes ouvertes.

Entre deux.

Pas de fatigue.  
Pas de pensée.  
Pas de temps.

Un état d’attente pur, comme suspendu entre deux battements de cœur.

Je ne savais plus depuis combien de temps j’étais là.  
Des minutes ? Des heures ? Peut-être pas assez pour mourir, mais trop pour vivre encore.

Et soudain… quelque chose.

Un son.

Faible.

Presque une vibration au début.  
Un frémissement de l’air.  
Un soupir retenu.

Puis… plus clair.

Un rire.

Aigu. Léger.  
Un rire d’enfant.

Mais déformé. Trop haut. Trop isolé.  
Un éclat de voix perdu dans un monde sans lumière.

Je suis resté allongé, sans bouger.  
Mes oreilles attentives, tendues comme des membranes d’insecte.

Un deuxième rire.

Puis un troisième.  
Puis toute une volée, une pluie fine de rires minuscules,  
comme si des bulles de savon remontaient du fond d’un puits noir.

Ils venaient de partout.  
Du plafond. Des murs. Du sol.  
Certains étaient proches, presque dans mon oreille.  
D’autres si lointains qu’on aurait dit qu’ils se perdaient dans des couloirs inexistants.

Et puis… une voix.

Pas un cri.  
Pas un appel.  
Une certitude.

— Tu entends ?

C’était lui.

Mais il n’était pas là.

Sa voix ne sortait pas d’un corps.  
Elle sortait de la pièce.  
De moi.

Je me suis redressé, lentement.  
Mais il n’y avait rien.  
Le lit à côté était vide.  
La chambre figée.  
L’obscurité entière.

— C’est la maison qui se réjouit.

Cette phrase n’avait aucun sens.  
Et pourtant… elle sonnait juste.

Les rires ont repris.  
Plus proches.  
Plus pressés.  
Presque… enjoués.

Comme si une fête invisible avait lieu autour de moi.  
Comme si quelque chose en moi méritait d’être célébré.

Et je me suis dit, sans vraiment le penser :

Ils rient pour moi.

Puis… tout s’est arrêté.

D’un coup.

Comme une pièce de théâtre dont le rideau tomberait trop vite.

Silence.

Un silence vif, tranchant, immédiat.

Et j’ai compris.

Le silence n’était pas un retour à la normalité.

C’était le vrai message.

Le rire n’était qu’un prélude.

La nuit s’est refermée sur moi.  
Et j’étais à nouveau seul.

Mais je sentais…

Que quelque chose, quelque part, écoutait encore.

## CHAPITRE 11 – LA VISION

C’est arrivé sans prévenir.

Je ne dormais pas.  
Mais je n’étais pas éveillé non plus.

J’étais là, quelque part entre deux états — le corps toujours figé, l’esprit dilaté, suspendu dans une matière mentale molle, sans haut ni bas.

Et soudain… j’ai vu.

Pas avec mes yeux.  
Pas avec mon esprit.  
Avec autre chose.

Une vision.

Non pas projetée dans ma tête, mais ouverte devant moi.  
Comme une fissure dans la trame du réel.

Un lieu.

Immense.  
Insondable.  
Plus vaste que l’idée d’espace.

Une cathédrale — mais pas construite.

Creusée.  
Née.  
Vivante.

Les murs étaient faits de chair.

Pas d’une chair humaine.  
Pas même animale.  
Une chair profonde.  
Pulsante.  
Douce et striée comme une gencive infinie.

Elle battait lentement.  
Comme si elle respirait.  
Comme si tout ce lieu était un seul organe.

Des formes rampaient le long de ces parois.  
Certaines avaient des membres.  
D’autres… rien d’identifiable.

Des silhouettes noires, glissantes, rongées par la lumière inexistante.  
Elles bougeaient sans bruit, mais leur présence me criait dans la tête.  
Elles servaient.  
Elles adoraient.  
Elles nettoyaient ce temple de chair avec des gestes si anciens qu’ils n’avaient plus de sens.

Et au centre…

Un trône.

Mais ce n’était pas un trône.

C’était un amas.  
Un monument.  
Un autel tissé de choses mortes.

Os.  
Plumes.  
Crochets.  
Cheveux blanchis.  
Fragments de crânes d’espèces oubliées.

Tout semblait fragile.  
Et pourtant, inébranlable.

Et dessus…  
lui.

Assis.

Mais pas lui.  
Pas celui que j’avais vu allongé dans le lit.  
C’était une version… plus vaste.  
Plus pure.  
Plus ancienne.

Plus vraie.

Sa peau n’avait plus de couleur.  
Ses yeux n’étaient plus des yeux, mais des gouffres.  
Son sourire… un arc de silence dans un masque de cuir et de lumière.

Il n’a pas parlé.  
Il m’a regardé.

Et j’ai senti quelque chose s’ouvrir en moi.

Un espace.  
Un vide.  
Une chambre noire que je n’avais jamais explorée.

Et dans ce vide, quelque chose s’est allumé.

Alors j’ai compris.

Pas avec les mots.  
Pas avec des images.  
Avec l’entièreté de mon être.

Je n’étais pas en train de regarder ce lieu.  
Je n’étais pas en train d’y entrer.

J’étais dedans.  
Depuis le début.  
Depuis toujours.

Et ce trône…  
ce trône m’attendait.

## CHAPITRE 12 – SANG FROID

J’ai trouvé la lettre sur la table.  
Pliée avec la même précision que les précédentes.  
Même papier. Même encre. Même poids invisible.

Je ne l’ai pas ouverte tout de suite.  
Je savais déjà ce qu’elle contenait.  
Pas dans le détail.  
Mais dans l’élan.  
L’ordre.

Puis j’ai déplié.

Ce soir.  
11 Redcliffe Road.  
Une broche.

Rapide. Silencieux. Inaperçu.

C’était tout.

Aucune formule.

Aucun nom.  
Aucune salutation.  
Aucune menace.

Il n’y en avait plus besoin.

Le pacte était scellé.

Je suis parti avant même la nuit.

Le ciel était bas, sans couleur.  
L’air suspendu, chargé d’humidité, comme un linge sale prêt à tomber.  
Aucun vent.  
Aucune musique urbaine.

Londres ne bougeait pas.

Je marchais comme d’habitude.  
Sans hâte.  
Sans bruit.  
Sans exister.

Les rues se succédaient comme les pièces d’un labyrinthe sans minotaure.  
Personne ne me voyait.  
Je ne regardais personne.

Redcliffe Road.

La maison était petite.  
Presque modeste.  
Un jardin devant, sans fleurs.  
Une clôture rouillée, à moitié ouverte.

La porte ne claqua pas.  
Elle s’ouvrit.  
Comme toutes les autres.  
Avec ce soupir complice, discret, presque tendre.

Je suis entré.

Le couloir était étroit.  
Parquet ancien, murs ternes, papier peint en ruine.

Une lumière filtrait d’au fond.  
Tiède. Fatiguée.  
Comme un reste de rêve accroché au plafond.

Je me suis approché.

Pas un son.

Dans le salon : une femme.

Allongée sur un canapé.  
Endormie.  
Respiration profonde, régulière.  
Le visage tourné vers la fenêtre.  
Une couverture remontée sur ses jambes.

Je me suis arrêté un instant.

Pas pour réfléchir.  
Pas par hésitation.  
Mais… pour prendre la mesure de ce que je ne ressentais plus.

Rien.

Pas de pitié.  
Pas de peur.  
Pas même de tension.

Juste l’alignement.

Sur la table basse, à portée de sa main : la broche.

Argentée.  
Ovale.  
Un motif floral au centre, usé par les années.  
Un bijou de souvenir.  
Un fragment d’amour.

Je l’ai prise.

Deux doigts.  
Pas un bruit.

Le métal était tiède.  
Ou c’était ma paume.  
Ou c’était le monde.

Je me suis retourné.

Et je suis reparti.

La femme n’a pas bougé.  
Elle n’a rien su.  
Elle ne saura jamais.

Et moi… je n’ai rien pensé.

Dehors, l’air avait changé.

Plus lourd.

Je suis rentré par les ruelles, comme à chaque fois.  
Le médaillon dans une poche intérieure.  
Ma respiration lente.  
Mon cœur… calme.

Aucun trouble.  
Aucun frisson.  
Aucun remords.

J’étais devenu froid.

Mais pas comme un homme qui s’endurcit.

Non.

Froid comme une surface.  
Comme une dalle.  
Comme une table d’autopsie.

## CHAPITRE 13 – LA RÉPÉTITION

Les nuits se sont enchaînées.

Sans début.  
Sans fin.  
Sans même le frisson d’un doute.

Chaque soir, une lettre.

Toujours le même pli.  
Le même papier.  
Le même ton.

Des adresses.  
Des objets.  
Jamais les mêmes lieux, mais toujours la même cadence.

Je sortais dès le crépuscule.

Toujours vêtu de la cape.  
Toujours pieds souples, pas feutrés.  
Ma silhouette glissait sur la ville sans la troubler.  
Je n’étais pas là pour être vu.

La rue devenait une coulisse.  
Les maisons, des décors creux.  
Les fenêtres, des paupières closes.

Et moi, l’ombre entre les murs.

Il y eut :

Un bracelet, dans une maison vide.  
Une chaîne, sur le cou d’un vieillard assoupi.  
Un miroir de poche, oublié dans une salle de bain.  
Une médaille religieuse, accrochée à un berceau.

Chaque objet avait son histoire.  
Mais je ne la cherchais pas.  
Je venais après.

Après le souvenir.  
Après la chaleur.  
Après l’amour.

Je prenais.  
Je partais.  
Je retournais.

Parfois, je croisais des gens dans la rue.

Leurs regards glissaient sur moi.  
Ou m’évitaient.  
Je n’étais plus un homme.  
J’étais un angle mort.

Une fois, une fillette m’a vu.  
Ses yeux se sont écarquillés.  
Elle a ouvert la bouche.  
Mais aucun son n’est sorti.

Je suis passé devant elle.  
Elle n’a pas bougé.  
Comme si elle avait oublié son propre cri.

À chaque retour, la porte s’ouvrait.

Le lit m’attendait.  
Lui aussi.  
Toujours dans le même silence.  
Parfois les yeux fermés.  
Parfois ouverts.

— Donne, disait-il.

Je donnais.

— Tu changes, disait-il.

Je ne répondais plus.

Même mon silence avait changé.

J’ai cessé de compter les jours.  
Les objets.  
Les regards.

Je n’étais plus fatigué.  
Ni affamé.  
Ni humain.

Mais parfois…  
dans la nuit la plus profonde,  
je sentais quelque chose en moi frapper à la vitre.

Un reste.  
Un battement.  
Un nom que j’avais oublié.

Et je me rendormais.  
Avant qu’il n’entre.

## CHAPITRE 14 – L’AUTRE

Je l’ai vu.

Une nuit grise, sans pluie.  
L’air était tiède. Immobile.

Je marchais, comme toujours.  
Pas de mission en tête.  
Pas encore.

Juste le corps en marche.  
L’élan automatique.

Et c’est là que je l’ai vu.

Il venait d’en face.

Pas vite.  
Pas lentement.  
Exactement comme moi.

La cape noire flottait à peine, effleurée par un vent inexistant.  
Ses pas ne faisaient aucun bruit.

Et pourtant… je l’ai entendu.  
Je l’ai perçu.

Une vibration discrète.  
Un frisson de miroir.

Il a passé mon épaule à moins d’un mètre.  
Sans un mot.  
Sans un regard.

Je me suis retourné.

Rien.

Le trottoir vide.  
La rue silencieuse.

Aucune porte.  
Aucune issue.  
Juste l’absence.  
Brutale.  
Totale.

Un vertige m’a pris.  
Pas un malaise.  
Pas une peur.

Un décrochage.

Comme si mon corps avait pris une fraction de retard.  
Comme si mes os n’étaient plus parfaitement alignés.

Et soudain, une pensée.

Claire.  
Implacable.

Je viens de me croiser.

Mais ce n’était pas moi.  
Pas vraiment.  
Plutôt… une version.

Une possibilité.

Une silhouette que je pourrais devenir.  
Ou que je suis déjà.

J’ai repris ma marche.  
Les mains froides.  
Le front sec.  
Le cœur… silencieux.

Mais au fond de moi, une idée s’installait.  
Calme.  
Irréversible.

Je ne suis plus seul à faire ce que je fais.

Et peut-être que je ne suis plus…  
le premier.

## CHAPITRE 15 – LE SCEAU

La lettre ne disait presque rien.

Maison isolée. Objet : sceau.

Aucune autre précision.  
Mais l’ordre était clair.

J’ai pris la cape.  
La nuit était tombée d’un bloc.  
Lourde. Inerte.  
Un ciel sans lune. Un silence sans ombre.

Je suis parti.

La maison était à l’écart.

Pas en périphérie.  
En dehors.

Elle semblait n’appartenir à aucune rue.  
Aucun plan.  
Aucune époque.

Un bâtiment étroit, haut, enfoncé entre deux murs de brique.  
Ses vitres étaient opaques, comme peintes de l’intérieur.  
La façade s’effaçait dans la pénombre, sauf la porte — noire, fendue, entrouverte.

J’ai poussé.

Aucun bruit.  
Aucune résistance.

L’intérieur n’était pas une maison.  
C’était une salle.  
Pas meublée.  
Pas décorée.  
Un cube muet, aux murs gris, à la poussière trop calme.

Et au centre : un autel.

Une table basse, très ancienne, couverte d’un tissu noir.  
Et dessus, posé avec une exactitude chirurgicale : le sceau.

Petit.  
Circulaire.  
En métal vieilli, mais sans rouille.  
Il brillait légèrement.  
Pas comme un reflet.  
Comme une respiration.

Un souffle contenu dans le bronze.

Je me suis approché.

Chaque pas faisait trembler quelque chose en moi.  
Pas de peur.  
Pas d’émotion.  
Mais… d’attente.

Le sceau ne m’était pas étranger.  
Je ne l’avais jamais vu.  
Mais je le reconnaissais.

Il était posé sur un coussin noir, brodé d’un fil rouge foncé — presque sec.  
Le tissu n’était pas décoratif.  
Il était rituel.

Je me suis arrêté juste devant.

J’ai tendu la main.

Et là…

Ce n’était pas un choc.  
Ni une chaleur.  
Ni même une douleur.

C’était un mot.

Un seul mot.  
Mais pas prononcé.  
Transmis.

Un mot qui s’est logé dans ma tête comme un nom.

Mais ce n’était pas le mien.

Et pourtant… il m’allait.

Il m’allait mieux que le précédent.

Je l’ai pris.

Le contact a été doux, presque liquide.  
Comme si le métal avait accepté ma paume.  
Comme s’il m’attendait depuis longtemps.

Je n’ai pas regardé autour.  
Je n’ai pas attendu.

Je suis reparti.

Dehors, l’air était plus dense.

Je n’étais pas essoufflé.  
Mais quelque chose en moi s’était décalé.

Pas beaucoup.

Juste un degré.

Mais c’est tout ce qu’il faut…  
pour ne plus jamais retrouver l’axe d’origine.

## CHAPITRE 16 – LE MANQUE

Ce matin-là… rien.

Pas de lettre.

Pas de papier plié sur la table.  
Pas de message sous la porte.  
Pas de mot.  
Pas d’ordre.

Rien.

Au début, je n’ai pas réagi.

Je suis resté allongé.  
La cape sur moi.  
Les yeux ouverts.  
Le souffle régulier.

Le silence me paraissait logique.

Comme un moment de pause.

Un battement entre deux tambours.

Mais les heures ont passé.

Et le vide s’est installé.

Je me suis levé.  
J’ai tourné en rond.  
Une fois. Deux fois. Mille fois.

Mes pas ne faisaient pas de bruit.  
Le parquet ne grinçait pas.  
Même la poussière semblait en attente.

Je suis allé vérifier la porte.

Deux fois.

Rien.  
Ni dans l’entrée.  
Ni au seuil.  
Ni au pied du lit.

Juste le vide.  
Organisé.  
Délibéré.

Le jour s’est levé.  
Blafard, sans relief.  
Une lumière de cire sale.

Je ne l’ai pas regardé.  
Je ne l’ai pas senti.

J’ai tiré les rideaux pour voir si l’extérieur existait encore.  
Il existait.  
Mais pas pour moi.

Puis la lumière est tombée à nouveau.

Le soir s’est installé.

Toujours rien.

Je suis resté couché.  
La cape sur moi, bien repliée.

Mon ventre ne réclamait rien.  
Ma gorge ne demandait rien.

Mon corps était calme.

Trop calme.

C’est là que j’ai compris.

Je n’étais pas libre.  
Je ne l’avais jamais été.

Mais maintenant, je n’étais même plus captif.

J’étais dépendant.

La peur ne m’avait jamais arrêté.  
La douleur, non plus.

Mais cette absence…  
cette nuit sans mission…  
c’était autre chose.

C’était une cassure.

Un vertige sans chute.  
Un cri qui ne savait plus dans quelle gorge vivre.

Je n’avais pas besoin d’un but.

J’avais besoin d’un ordre.

Et sans lui,  
je n’étais plus rien.

## CHAPITRE 17 – LE CHOC

Le lendemain.

Pas de lettre.

Pas d’ordre.

Mais quelque chose d’autre.

Une douleur.

Faible d’abord.  
Un simple point, là, au centre du front.  
Comme un picotement.  
Une tension sourde.  
Une présence.

Je l’ai ignorée.  
Un moment.

Je me suis assis.  
J’ai regardé les murs.  
J’ai respiré lentement.

Mais la douleur a continué.  
Pas comme une blessure.  
Comme un signal.

Elle est devenue plus vive.

Pas insupportable.  
Mais étrangement précise.

Une pulsation.  
Régulière.  
Sourde.  
Comme un second cœur, battant dans le crâne.

Je me suis levé.

Je suis allé jusqu’au miroir.  
Celui posé sur la coiffeuse, là où je l’avais déjà regardé.

Je me suis penché.

Et je l’ai vu.

Un cercle.

Rouge.  
Net.  
Au centre de mon front.

Pas une ecchymose.  
Pas une égratignure.  
Une gravure.

Comme si la peau s’était ouverte, doucement,  
pour laisser émerger un signe.

Le pourtour était régulier.  
Aucune infection.  
Aucune douleur au toucher.

Mais la marque brûlait de l’intérieur.

Je n’ai pas crié.

Je n’ai pas eu peur.

Je n’ai même pas touché.

J’ai simplement compris.

Ce n’était pas une blessure.  
Pas un stigmate.

C’était un sceau.

Quelque chose en moi,  
quelque chose que j’avais porté,  
était en train de sortir.

Pas pour fuir.

Pour s’écrire.

Le cercle me fixait,  
à travers le miroir,  
comme un œil nouveau.  
Un œil ancien.

Et je savais.

Ce n’était que le début.

## CHAPITRE 18 – L’OBÉISSANCE

Le soir suivant, la lettre était revenue.

Posée sur la table.

Aucun son ne l’avait annoncée.  
Aucune main ne l’avait déposée devant moi.  
Mais elle était là.  
Parfaite.  
Exacte.

Comme si elle avait toujours été là,  
et que je n’avais simplement pas su la voir avant.

Je ne l’ai pas ouverte tout de suite.  
Il n’y avait plus d’urgence.  
Plus d’impatience.

Je la connaissais déjà.  
Le contenu était en moi.

Mais je l’ai lue malgré tout.

19 Maresfield Gardens.  
Coffret.

Marche. Prends. Ramène.

C’était tout.

Trois verbes.  
Sans sujet.  
Sans artifice.

Pas « tu marcheras ».  
Pas « tu iras ».  
Juste l’ordre pur.

Et ça suffisait.

J’ai enfilé la cape.  
Elle tombait sur mes épaules comme un souvenir qui ne m’appartenait plus.  
Elle sentait quelque chose d’autre désormais.  
Pas le tissu.  
La fonction.

Je suis sorti.

La ville m’a avalé comme une donnée familière.  
Je n’étais plus un intrus dans son ventre.

J’étais un organe.

Je connaissais le chemin sans y penser.  
Maresfield Gardens n’était pas une adresse : c’était une direction intérieure.

La maison était là.  
Pâle.  
Ovale de lumière derrière les vitres.  
Porte entrouverte, comme toujours.

Je suis entré.  
Je ne me suis pas annoncé.  
Je n’ai pas respiré plus fort.

Je suis.

Un couloir.  
Un escalier.  
Un meuble ancien.  
Un coffret, noir, posé dessus.

Je n’ai pas cherché ce qu’il contenait.  
Je ne l’ai pas ouvert.

Je l’ai pris.

Le retour a été encore plus silencieux.  
Même l’air m’évitait.

Le monde n’existait plus autour de moi.  
Il passait à travers.

De retour à la maison, je l’ai posé sur la table.

Je ne savais pas s’il fallait le remettre à quelqu’un.  
Je ne savais même pas s’il serait encore là demain.

Mais ce n’était pas mon problème.

L’ordre avait été exécuté.

Et c’était tout ce qui comptait.

Je me suis recouché.

La cape repliée sur moi.

Et dans le noir, une pensée est venue, très simple :

Obéir est facile.

Obéir est doux.

d’autre en lui.

## CHAPITRE 19 – LES VOIX

C’est arrivé dans la nuit.

Pas de mission.

Pas de lettre.

Pas de bruit dans la maison.

Seulement moi.

Étendu.  
Immobile.  
La cape bien ajustée sur mon torse.

Les yeux ouverts.

Le regard tourné vers le plafond — ou ce qui tenait lieu de plafond.

Il n’y avait plus de contours dans la pièce.  
Plus de murs.  
Plus d’heures.

Seulement un calme total.  
Comme si l’univers avait oublié de tourner,  
juste assez longtemps  
pour laisser quelque chose passer.

Et c’est là que je les ai entendues.

Les voix.

Pas fortes.  
Pas claires.  
Pas humaines.

Elles n’avaient pas de bouche.

Elles n’occupaient pas l’espace.  
Elles traversaient la matière.

Je ne les ai pas entendues avec mes oreilles.

Mais je les ai perçues.

Dans la cage thoracique.  
Dans les paumes.  
Dans la nuque.

Elles étaient intérieures.  
Et pourtant étrangères.

Elles ne parlaient pas en anglais.  
Ni en aucune langue que j’aurais pu nommer.

Mais je comprenais.  
Ou plutôt : je ressentais.

Chaque mot résonnait dans une zone de mon corps,  
comme si mes organes avaient appris  
un langage ancien.

Elles disaient :

Marche.  
Ouvre.  
Reçois.

Et pendant qu’elles disaient,  
je me suis vu.

Pas rêvé.  
Pas imaginé.

Vu.

Je me suis vu marcher dans un couloir que je ne connaissais pas.  
Je me suis vu pousser une porte qui n’existait pas ici.  
Je me suis vu me pencher.  
Tendre la main.  
Ouvrir un coffret.  
Sortir un objet noir, lisse, inconnu.

Et je l’ai pris.

Mais je ne m’étais pas levé.

Je n’avais pas bougé.

J’étais toujours là,  
allongé,  
les yeux fixes.

Et pourtant, je savais…

C’était moi.

C’était moi, mais ailleurs.  
C’était moi, mais en avance.

Et les voix ont dit, une dernière fois,  
dans une vibration douce :

Prépare.

Puis elles se sont tues.

Et le silence est redevenu total.

Mais je n’étais plus vide.

J’étais plein de phrases.  
Plein de gestes à venir.

## CHAPITRE 20 – LE MIROIR

Le matin est venu sans lumière.

Un gris cendré, pâteux, glissait à travers les vitres.  
Il ne réveillait rien.  
Il constatait.

Je me suis levé.

Je n’avais pas dormi.  
Je ne dormais plus.  
Je n’en avais plus besoin.

Je me suis levé parce qu’il le fallait.

La chambre était froide.

Mais je ne le sentais pas.

La cape était toujours sur moi, lourde, docile.  
Je l’ai gardée.

J’ai marché jusqu’à la coiffeuse.

Elle m’attendait.

Le miroir aussi.

Je me suis penché. Lentement.  
Sans précipitation.

C’était un mouvement ritualisé.  
Un pèlerinage.  
Pas vers une réponse,  
mais vers un aveu.

Je me suis regardé.

Le reflet était là.

Il faisait tout comme moi.  
Il bougeait à mon rythme.  
Il penchait la tête quand je penchais la mienne.

Mais je savais.

Ce n’était pas moi.

Pas tout à fait.

Pas seulement.

Le visage avait changé.

Pas brusquement.  
Pas grotesquement.  
Mais suffisamment.

Les joues plus creuses.  
La peau plus pâle, presque translucide.  
Les yeux…

Ah, les yeux.

Ils n’étaient plus ronds.  
Ils s’étaient allongés, légèrement.  
Un tracé plus oblique.  
Une densité nouvelle.  
Un éclat ancien.

Je les ai fixés.

Et eux… m’ont fixé.

J’ai cligné des paupières.

Le reflet a mis un instant à suivre.  
Un décalage.  
Presque imperceptible.  
Mais net.

Comme si lui… avait hésité.  
Comme si lui… n’était plus simplement moi.

Je n’ai pas reculé.  
Je n’ai pas eu peur.  
Mais une chose s’est figée dans ma gorge.

Ce que je regardais n’était plus un reflet.

C’était une image active.

Une présence de l’autre côté.

Et j’ai su.

Bientôt,  
ce miroir ne serait plus une surface.  
Il ne serait plus un double.  
Il ne serait plus un outil.

Il serait une porte.

Et elle finirait par s’ouvrir.

## CHAPITRE 21 – L’INTRUSION

La nuit suivante, quelque chose a changé.

Pas dans la pièce.  
Pas dans le silence.  
Pas dans le monde.

En moi.

J’étais allongé, comme toujours.  
La cape sur moi.  
Les bras au repos.  
Les yeux ouverts.  
L’esprit calme.  
Vide.

Et c’est là que je l’ai senti.

Un mouvement.  
Minime.  
Mais indiscutable.

Un frisson.

Mais pas un frisson de froid, ni de peur.  
Pas un spasme nerveux.

C’était un frisson orienté.

Comme un glissement.  
Un passage.

Quelque chose traversait mon dos.  
Puis ma nuque.  
Puis mes épaules.  
Comme si une coulée chaude, lente, presque grasse,  
glissait sous ma peau.

Pas de douleur.  
Mais une sensation de présence.  
Une densité nouvelle.

Je n’étais plus vide.  
Je n’étais plus seul.

J’ai cru un instant que j’étais malade.  
Que quelque chose en moi lâchait.  
Une infection. Une tumeur. Une crise.

Mais non.

Ce n’était pas une défaillance.

C’était une entrée.

Quelque chose venait.  
Quelque chose s’installait.

Calmement.  
Délicatement.  
Avec soin.

Pas comme un parasite.  
Pas comme un envahisseur.  
Comme un invité très attendu.

Je n’ai pas résisté.  
Je n’en avais ni l’idée, ni l’envie.

Mon corps ne m’appartenait plus depuis longtemps.  
Mais là… je comprenais enfin ce qu’il était devenu.

Un espace.  
Un seuil.  
Un sas.

Je n’étais plus un homme.  
Je n’étais plus un outil.

J’étais un lieu.

Un lieu de passage.

## CHAPITRE 22 – LE PREMIER MOT

Je me suis levé sans réfléchir.

Pas réveillé.  
Pas pressé.  
Juste… levé.

Un pied après l’autre.  
Sans intention.  
Sans décision.

Comme si le mouvement venait d’ailleurs.

Je ne me sentais ni bien, ni mal.

Il n’y avait plus d’échelle pour ça.  
Plus de curseur.  
Plus de météo intérieure.

J’étais debout.

Et c’était tout.

Alors… ma bouche s’est ouverte.

Sans moi.

Je ne l’ai pas voulue.  
Je ne l’ai pas commandée.  
Elle s’est ouverte  
comme une porte.

Et un mot est sorti.

Un mot que je n’avais jamais appris.  
Jamais entendu.  
Pas dans cette vie.  
Pas dans cette langue.

Une syllabe.  
Rauque.  
Étrangère.  
Dense.

Elle a résonné dans la pièce  
comme un objet tombé dans un puits sec.

Elle n’appelait pas.  
Elle constatait.

Je ne l’ai pas comprise.

Mais je l’ai reconnue.

Dans mes os.  
Dans mon sang.  
Dans ma moelle.

Ce mot avait un sens.  
Un poids.  
Un rôle.

Et je savais…

Ce n’était que le premier.

## CHAPITRE 23 – L’ÉTREINTE

C’est arrivé dans la nuit.

Comme tant de choses, maintenant.

Pas de bruit.

Pas de lumière.

Seulement ce que je ressentais.

Au début, ce n’était rien.

Une tiédeur vague, à peine distincte du repos.  
Une sensation floue, logée quelque part entre la colonne vertébrale et le ventre.

Je l’ai prise pour de la fatigue.  
Ou un reste de rêve.  
Une illusion de corps.

Mais elle a grandi.

Ce n’était pas une fièvre.

Il n’y avait ni brûlure, ni douleur.

Ce n’était pas une émotion non plus.  
Rien de mental.  
Rien de dirigé.

C’était une chaleur.

Douce.  
Dense.  
Organisée.

Elle ne m’envahissait pas.  
Elle m’entourait.

Mais de l’intérieur.

J’ai senti mes côtes s’élargir doucement.  
Comme pour accueillir.  
Mon ventre se relâcher.  
Mon dos frissonner.

Et mes organes… répondre.

Pas par peur.  
Pas par rejet.

Par… accueil.

Comme si mes poumons, mon foie, mon cœur  
étaient touchés,  
effleurés,  
pris dans une étreinte.

Pas d’étreinte extérieure.  
Pas de bras.

Mais quelque chose qui me serrait, en dedans.

Je n’ai pas bougé.

Je n’ai pas résisté.

Je n’ai pas même pensé à me défendre.

Ce n’était pas une agression.

C’était un contact.

Un lien.

Et j’ai compris.

Je n’étais plus seul.

Je ne l’étais peut-être plus depuis longtemps.  
Mais ce soir-là,  
je l’ai su.

Et…  
je n’ai rien regretté.

## CHAPITRE 24 – L’ŒIL

Le matin, je me suis levé.

Pas lentement.  
Pas vite.  
Juste comme il faut.

Un mouvement fluide, sans pensée.

Mon corps connaissait le rythme.

Mes jambes se sont tendues, mon dos s’est redressé.  
Tout coulait avec exactitude.

Comme si quelqu’un d’autre l’avait déjà fait.

Je me suis approché du miroir.  
Par habitude.  
Par réflexe.

Pas pour me regarder.  
Juste parce que c’était là.

Et c’est alors que je l’ai vu.

Mon reflet.

Debout.  
Immobilisé dans le verre.  
Silencieux.  
Conforme.

Mais ses yeux…  
ne me regardaient pas.

Ils étaient ouverts.  
Fixes.  
Calmes.

Mais ils regardaient ailleurs.

Pas mon visage.  
Pas mes gestes.

Quelque chose derrière moi.

Ou plus loin.  
Ou au-delà.

Je me suis figé.

Un instant.

Pas de peur.  
Pas de panique.

Juste la certitude nue.

Mes yeux étaient ouverts.  
Mais ce n’étaient plus mes yeux.

Quelqu’un d’autre regardait à travers.  
Quelqu’un d’autre voyait pour moi.

Ou à travers moi.

Et j’ai compris.

Je n’étais plus celui qui observait.

J’étais celui par qui on voit.

## CHAPITRE 25 – LA FÊLURE

Un son m’a réveillé.

Ou peut-être… m’a-t-il traversé.

Je ne sais pas d’où il venait.  
Ni s’il était réel.  
Ni même s’il était là.

Mais je l’ai entendu.

Un cri.

Lointain.  
Humain.  
Douloureux.  
Ancien.

Il n’avait pas de voix identifiable.  
Pas de forme claire.  
Juste une vibration  
chargée de quelque chose que je ne ressentais plus depuis longtemps.

De la peur.  
De la perte.  
Peut-être… du regret.

Il m’a traversé  
comme une lame douce.  
Pas froide.  
Pas tranchante.

Une lame faite de souvenir.

Et alors… quelque chose s’est produit.

Pas un choc.  
Pas une détonation.

Un craquement.

Intérieur.  
Sourd.  
Profond.

Un endroit ancien en moi,  
quasi oublié,  
a cédé.

Je n’ai pas bougé.

Je n’ai pas crié.  
Je n’ai pas pleuré.

Mais je savais.

Quelque chose venait de se casser.

Pas un os.

Pas un organe.

Un point de moi.

Un noyau.  
Un centre.

Un reste.  
Peut-être…  
le dernier.

Et dans ce silence,  
une seule vérité s’est glissée,  
claire,  
parfaite.

Je ne pourrai plus revenir.

## CHAPITRE 26 – L’ACCUEIL

Cette nuit-là, je n’ai pas attendu.

Je n’ai pas cherché la lettre.  
Je n’ai pas regardé la porte.  
Je n’ai pas écouté le silence.

Je savais.

Il n’y aurait pas d’ordre.

Pas de mission.

Pas de reflet à observer,  
ni de voix à suivre.

C’était le soir.  
Le dernier.

Je me suis couché tôt.

Pas par fatigue.  
Pas par habitude.  
Par… préparation.

La chambre était calme.  
Parfaite.  
Ni trop chaude, ni trop froide.  
Comme si l’air s’était accordé à moi.  
Comme si la pièce savait.

Mon corps aussi était calme.

Pas endormi.  
Pas tendu.

Disponible.

Les bras posés.  
La respiration lente.  
Le front lisse.  
Le cœur… ouvert.

Et puis, il est arrivé.

Pas par la porte.  
Pas par le sol.  
Pas par les murs.

Pas comme une silhouette.

Pas comme un souffle dans la pièce.

Il est arrivé… en moi.

Une présence.  
Pas lourde.  
Pas vaste.

Exacte.

Un glissement.  
Une vague douce.  
Un murmure sans mot.

Pas une douleur.  
Pas un froid.

Une installation.

Comme un souffle qui épouse les cavités.  
Comme une voix qui se moule dans la gorge.  
Comme un rêve qui trouve sa chambre.

Je l’ai senti se glisser.  
Pas envahir.  
Pas prendre.

S’installer.

Et alors, j’ai ouvert les bras.

Sans solennité.  
Sans cérémonie.  
Juste… ouverts.

Pas en signe d’abandon.  
En accueil.

Je ne lui ai rien dit.  
Je ne lui ai rien demandé.  
Je ne lui ai rien offert.

Mais je l’ai laissé faire.

Et dans ce geste,  
je suis devenu autre chose.

Pas un homme.  
Pas un réceptacle.  
Pas un outil.

Quelque chose entre.

Quelque chose noué.

Quelque chose prêt.

Alors, le silence s’est refermé sur moi.  
Comme une mer.  
Comme une seconde peau.

Et je n’ai plus rien pensé.

Je suis devenu.

## CHAPITRE 27 – SCARABÉE

L’histoire est finie.

C’est ce que nous aimons croire.  
Ce que la ville s’empresse de penser.  
Ce que les journaux ont conclu, entre deux faits divers.  
Ce que la police a classé, sans rien comprendre.  
Ce que même les témoins — ceux qui ont frôlé l’ombre — ont choisi d’oublier.

Mais pas moi.

Je m’appelle Augustus Champnell.  
Et je me souviens.

Je n’ai pas tout vu.  
Je ne suis pas intervenu.  
Mais j’ai rassemblé les pièces, recousu les silences, noté les détails que d’autres ont négligés.

Et dans les interstices du récit,  
dans les marges des rapports,  
dans les regards fuyants,  
j’ai trouvé la vérité.

Le scarabée n’a pas été détruit.

Il n’a pas été vaincu.  
Ni banni.  
Ni exorcisé.  
Ni enfermé dans quelque relique d’onyx oubliée sous une dalle sacrée.

Non.

Il a été intégré.

Il n’est plus une menace visible.

Il n’a plus besoin de griffer, ni de hurler.

Il respire autrement.  
Il habite autrement.

Il a trouvé un corps.  
Un silence.  
Une structure prête à l’accueillir.

Il s’est glissé dans les coutures de l’identité,  
dans les interstices de la douleur,  
dans les replis de ce qu’on croyait guéri.

Et il s’est installé.

Il n’a pas laissé de marque visible.  
Pas de cicatrice.  
Pas de sceau rouge au front.

Il est plus subtil que cela.

Il est devenu pensée.  
Intuition.  
Langage.

Et ce corps — ce nouvel hôte — ne le combat pas.  
Ne le rejette pas.  
Ne le nie pas.

Elle l’intègre.

Elle le sert.

Elle le devient.

Son nom est Marjorie Lindon.

On dit qu’elle a repris une vie normale.  
Qu’elle ne parle jamais de ce qui s’est passé.  
Qu’elle a guéri.  
Qu’elle a changé.  
Qu’elle va mieux.

On dit tout ça.

Mais personne ne la regarde trop longtemps.  
Personne ne remarque qu’elle ne cligne plus des yeux aussi souvent.  
Que ses pas ne résonnent plus sur le trottoir.  
Que son ombre semble plus longue que son corps.

Et moi, je regarde.

Je veille.

Je prends note.

Parce que tant qu’il reste un témoin,  
rien n’est jamais vraiment terminé.

Et le scarabée,  
lui,  
n’oublie jamais.

## CHAPITRE 28 – LE RETOUR DU VISAGE

Je ne savais pas où j’étais.

Il y avait des rues.  
Des lampadaires.  
Des vitrines.

Mais tout était flottant.  
Les angles avaient disparu.  
La ville semblait fondre doucement sous une chaleur intérieure.

Les objets…  
me regardaient.

Pas avec des yeux.  
Avec leur forme.  
Avec leur immobilité.

Les murs respiraient.

Pas bruyamment.  
Pas violemment.

Mais je sentais leur souffle,  
comme un murmure contre ma peau.  
Un rythme lent, ancien,  
familier sans l’avoir jamais connu.

C’était Londres.

Oui.

Mais vue de l’intérieur d’un rêve.

Ou pire :  
d’une mémoire qui ne m’appartenait pas.

Je marchais.  
Ou plutôt… je glissais entre les choses.

Mon corps touchait le sol,  
mais je ne le sentais pas.  
Chaque pas semblait effacer le précédent,  
comme si je n’avais jamais été là.

Les gens passaient à côté de moi.  
Certains me frôlaient.  
Aucun ne me voyait.

Ou peut-être qu’ils faisaient semblant.  
Peut-être qu’ils savaient.  
Peut-être qu’ils préféraient ne pas savoir.

J’étais là.  
Et pas là.

Une passante floue.  
Une silhouette de trop.  
Une ombre mal posée sur la photo.

Je m’appelle Marjorie Lindon.  
Je crois.

Mais ce nom ne colle plus.  
Il flotte autour de moi comme une étiquette oubliée.  
Il me suit,  
au lieu de m’habiter.

C’est un nom d’avant.

Avant lui.  
Avant le scarabée.

Je suis rentrée chez moi.

Sans le décider.  
Sans même le penser.

Ma main a trouvé la clé.  
Comme si elle savait.  
Comme si elle avait reçu l’ordre bien avant moi.

La porte a cédé sans bruit.

L’air, à l’intérieur, était différent.

Plus lourd.  
Plus chargé.  
Saturé de quelque chose qu’on ne respire pas avec les poumons.

Les murs transpiraient un secret.

Chaque recoin semblait conscient de mon passage.  
Comme si la maison elle-même me reconnaissait.  
Comme si j’étais attendue.

Dans le hall, un miroir.  
Toujours là.

Je m’y suis regardée.

Et pour la première fois…  
je n’ai rien vu.

Pas de silhouette.  
Pas d’ombre.  
Pas de reflet.

Juste une tache noire au centre.  
Comme une brûlure dans le verre.  
Une absence de moi.

Alors j’ai monté l’escalier.

Chaque marche grinçait sous mes pieds,  
mais ce n’était pas un bruit :  
c’était une voix très ancienne  
qui répétait mon nom.

Pas celui que je croyais porter.

J’ai ouvert la porte de la chambre.

La même.  
Exactement la même.

Tout était en place.  
Rien n’avait bougé.

Sauf le lit.

Quelqu’un y avait dormi.

Il n’y était plus.  
Mais son odeur,  
oui.

Elle était là.  
Épaisse.  
Minérale.  
Inoubliable.

Et sur la table de nuit,  
un objet.  
Petit.  
Noir.  
Lisse.

Un scarabée.

Pas vivant.  
Pas mort non plus.

Pas un jouet.  
Pas un bijou.  
Une clef.

Ou un leurre.

Ou un fragment de ce qu’il reste quand quelque chose passe.

Et je savais…

Ce n’était pas la fin.

C’était le retour.

Ce chapitre est maintenant une reconquête hantée du corps, du lieu, du nom.  
Marjorie redevient hôte, mais plus lucide — et peut-être plus puissante.

## CHAPITRE 30 – PAUL

Je l’ai revu.

Il m’attendait sur un banc.  
Dans ce jardin que nous aimions autrefois.  
Celui en contrebas du musée,  
près de la verrière brisée que le soleil traversait toujours de biais.

Il portait le même manteau qu’à notre première rencontre.  
Mais il pendait autrement sur ses épaules.  
Elles s’étaient voûtées.  
Comme si les mois l’avaient tiré vers le sol,  
comme si le deuil avait un poids.

Il ne lisait pas.  
Ne bougeait pas.

Il regardait droit devant lui,  
vers rien.

Mais quand je me suis approchée,  
il a levé la tête.

Et il s’est levé.  
D’un seul geste, lent, sans surprise.

Il n’a rien dit.  
Pas tout de suite.

Mais ses yeux…  
eux ont parlé.

J’y ai lu la fatigue.  
La peur.  
Et une tendresse désespérée.  
Le genre d’amour qu’on porte à un fantôme,  
à une chose perdue qu’on croit revoir.

Je me suis arrêtée devant lui.  
Tout près.

Le silence était dense.  
Tendu.  
Chargé d’un passé que ni l’un ni l’autre ne pouvait reformuler.

— Bonjour, Paul.

Ma voix a fendu l’air comme un fil tranchant.

Il a tressailli.  
Puis a soufflé :

— Marjorie…

Mon prénom s’est brisé dans sa bouche.

Comme un objet ancien qu’on manipule sans savoir s’il tiendra.  
Comme s’il ne savait plus comment le prononcer.  
Ou s’il avait encore le droit de le dire.

Il a tendu la main.

Un geste simple.  
Réflexe d’humain.  
D’amour.

Je ne l’ai pas prise.

Pas par mépris.  
Pas par cruauté.

Par prudence.

Je ne savais pas si j’étais encore capable de toucher sans transmettre.  
Si un simple contact ne suffirait pas à lui faire sentir ce que je portais.

Et je ne voulais pas le forcer à savoir.

— Tu es belle, a-t-il murmuré.

J’ai souri, sans chaleur.

— Tu dis ça comme si c’était une condamnation.

Il a baissé les yeux.

— Qu’est-ce qu’il t’a fait ?

Je me suis assise à côté de lui.  
À une distance juste suffisante pour ne pas le heurter.

— Il ne m’a pas brisée, Paul.  
Il m’a… ouverte.

Il a secoué la tête, lentement.  
Presque douloureusement.

— Tu ne sais pas ce que tu dis.

— Et toi, tu ne sais pas ce que tu nies.

Le silence est retombé.  
Un long silence, suspendu entre nous  
comme un drap encore mouillé,  
tendu entre deux pinces.

Il a fini par s’asseoir à son tour.  
Dos raide.  
Main tremblante sur son genou.

— Tu vas me dire que c’est lui qui parle en toi, maintenant ?

— Parfois, ai-je dit.  
Mais pas toujours.

— Tu crois encore pouvoir faire la différence ?

Je l’ai regardé.

Droit dans les yeux.

— Et toi ?  
Tu crois encore pouvoir la supporter ?

Il a fermé les paupières.  
Longuement.  
Comme pour fuir la question.  
Ou s’y enfouir.

Il tremblait légèrement.

— J’ai voulu te sauver, Marjorie.

— Je sais.

— Et maintenant…  
je ne sais plus ce que je dois faire.

Alors j’ai posé ma main sur la sienne.

Doucement.  
Presque à l’aveugle.

Il a frémis.

Mais il ne l’a pas retirée.

— Alors ne fais rien, ai-je dit.

— Pas encore.

Nous sommes restés là.  
Silencieux.  
Suspendus.

Deux statues qui brûlaient lentement dans le froid.  
Deux cœurs décalés.  
Deux corps partagés.

Et je crois qu’à cet instant précis,  
ni lui ni moi ne savions vraiment  
si nous étions en train de dire adieu…

ou de nous retrouver  
au seuil d’un monde nouveau.

## CHAPITRE 31 – LE REGARD DE TROP

Il ne fallait pas qu’il me voie comme ça.

Pas maintenant.  
Pas en pleine fusion.

Pas alors que je brillais —  
non pas d’une lumière vive,  
mais d’une lueur trouble, humide, sourde,  
venue d’ailleurs.

Ce n’était pas ma lumière.  
Mais je la portais désormais  
comme une seconde peau.  
Une membrane inversée.

Mais il m’a vue.

Nous avions quitté le parc.  
Paul et moi.  
Silencieux.

La ville recommençait à respirer autour de nous.

Des gens passaient.  
Des visages flous.  
Des pas pressés.  
Des vies urgentes.

Les taxis klaxonnaient.  
Une pluie fine tombait.  
Presque invisible.  
Comme un voile d’eau entre les mondes.

J’aurais pu partir.

Tourner les talons.  
Revenir dans l’ombre.  
Laisser le silence parler pour moi.

Mais j’ai voulu lui dire adieu.

Un vrai.  
Un dernier.

Alors je me suis retournée.

Et il m’a vue.

Pas moi.

L’autre.

Son regard s’est accroché au mien  
comme on se raccroche à une rambarde trop tard.

Il a vu passer quelque chose dans mes yeux.  
Pas un reflet.  
Pas une larme.

Un éclat noir.  
Un fragment d’éternité.

Une chose immobile  
et immense  
dans un espace trop petit.

Et ça l’a frappé  
comme une gifle  
venue de l’intérieur du monde.

Il s’est figé.

Un instant hors du temps.

Puis il a reculé.

Deux pas.  
Peut-être trois.  
Mais le sol ne le portait plus.

Il a murmuré :

— C’est toi…

Et j’ai su, immédiatement,  
qu’il ne parlait pas à Marjorie.  
Qu’il ne m’appelait pas.  
Qu’il n’espérait plus rien de moi.

Il parlait à l’autre.  
À ce qui était revenu.

Il a vacillé.

Ses yeux ont perdu leur ancrage.  
Son souffle s’est brisé  
comme un verre fendu de l’intérieur.

— Tu es revenu…  
souffla-t-il.  
Tu m’as retrouvé.

Et cette fois…  
ce n’était plus de la peur.

C’était autre chose.

Une terreur sans nom.  
Celle qui naît  
quand on voit le passé revenir dans un visage qu’on a aimé.

Quand le péché que l’on a fui  
revient sous une forme qu’on ne peut plus nier.

Je me suis avancée.

Lentement.

Sans menace.  
Sans hâte.

Comme un souvenir.  
Comme une sentence douce.

Il ne bougeait pas.

Il ne pouvait plus.

## CHAPITRE 32 – LA CHASSE

C’est à moi que revient la fin du récit.

Moi, Augustus Champnell.  
Celui qui regarde.  
Celui qui archive.  
Celui qui comprend trop tard.

Et je n’écris pas ces lignes avec le calme du chroniqueur,  
ni même la distance du survivant.

Je les écris dans l’urgence.

Tout ce que je croyais savoir  
s’est effondré dans un souffle.

Les traces que je suivais —  
indices, témoignages, objets —  
se sont dissipées,  
comme de la cendre au passage d’un vent ancien.

Ce n’était pas un complot.  
Ce n’était pas une possession.  
Ce n’était même plus une personne.

C’était en marche.

Ce que je poursuis ne me vise pas.  
Pas moi, pas l’individu.

Mais le monde.

Le monde comme un œuf.  
Une coque fine, fragile,  
prête à craquer de l’intérieur.

Un murmure immense monte du sol.  
Je le sens sous mes pieds,  
dans mes jambes,  
dans mes dents.

Quelque chose pousse pour venir.

Tout a recommencé par une lettre.  
Posée sur mon bureau,  
sans nom, sans timbre,  
mais reconnaissable entre toutes.

L’écriture…  
je la connaissais.  
Droite.  
Sobre.  
Presque compatissante.

Elle venait de lui.

“Elle s’éveille.  
Il faut la suivre.  
Il est en marche.  
Si tu veux l’arrêter —  
ou le comprendre —  
viens.”

Je n’ai pas dormi cette nuit-là.  
Je n’ai pas fermé mon bureau.  
Je n’ai pas pris d’armes.

Seulement un carnet.  
Et ce corps, encore mien pour quelques heures.

Je vais y aller.  
Vers elle.  
Vers eux.

Non pas pour sauver quoi que ce soit.  
Mais pour voir.

Car ce qui vient,  
n’est plus un événement.

C’est une ère.

## CHAPITRE 33 – LE RAPPEL

Je courais.

Toujours.

Pas vraiment pour la rattraper —  
elle allait trop vite,  
trop souplement,  
comme si les couloirs se pliaient sous ses pas.

Comme si l’espace lui obéissait.

Je courais pour ne pas perdre.

Pas elle.  
Le fil.  
Le fil ténu entre ce monde-ci et… ce qui s’ouvre.

Marjorie Lindon.

Ou ce qu’il restait d’elle.  
Ou ce qu’elle était devenue.  
Ou ce qu’elle accueillait.

Elle glissait dans l’obscurité comme un éclat de nuit,  
ses cheveux projetés derrière elle comme des tentacules d’ombre.

Sa silhouette se dédoublait sous les néons mourants du tunnel.

Par instants,  
je croyais voir deux femmes.  
Ou deux versions d’elle.

Une, humaine.  
L’autre… autre.

Et plus je la suivais,  
plus je me souvenais.

Mais de quoi ?

Je l’ignore.

Mais chaque pas  
arrachait en moi un morceau d’oubli.

Comme si ma mémoire n’avait jamais été la mienne.  
Comme si elle avait été posée là, provisoirement.

Un symbole est apparu.

Gravé dans la pierre humide d’un mur de tunnel.

Un scarabée.  
Ancien.  
Net.  
Parfait.

Il ne semblait pas dessiné.

Il semblait imposé.

Comme un ordre.  
Un rappel.  
Un sceau.

Et juste en dessous,  
des mots.

Gravés dans une langue que je ne connaissais pas.  
Mais que je comprenais.

Pas avec les yeux.  
Pas avec la tête.

Avec le sang.

Le retour n’est pas une venue.  
Le retour est un rappel.

Je me suis arrêté.

Une seconde.

Peut-être une éternité.

J’ai baissé les yeux.  
Regardé ma main.

Il y avait de la terre sous mes ongles.

Noire.  
Grasse.  
Récente.

Et mon cœur battait.  
Pas au rythme de mes pas.

Au rythme de pas que je n’avais pas encore faits.

Un bruit.  
Derrière moi.

Je me suis retourné.

Rien.

Pas de pas.  
Pas de souffle.  
Pas de silhouette.

Mais l’air vibrait.

Pas un son.

Une mémoire.

Pas la mienne.

La sienne.

Quelque chose venait.  
Ou revenait.

Et dans cette vibration,  
j’ai senti un nom me traverser.

Pas un nom qu’on lit.  
Pas un nom qu’on dit.

Un nom qu’on ressent.  
Dans les dents.  
Dans la moelle.  
Dans le silence.

Et alors, j’ai compris.

Je ne poursuivais pas Marjorie.  
Pas vraiment.

C’était moi qu’elle rappelait.  
Depuis le début.  
Depuis la première page.  
Depuis le premier regard sur le mot : scarabée.

Je n’avais jamais décidé.  
Jamais enquêté.  
Jamais résisté.

J’avais répondu à un appel.

Et maintenant…

c’était à mon tour.

## CHAPITRE 34 – L’AUTRE LIEU

Il n’existait pas sur les cartes.

Pas un coude du métro.  
Pas une cave dissimulée.  
Pas un ancien tunnel de maintenance.  
Aucune trace.

Et pourtant… j’y étais.

Je ne sais pas comment j’y suis arrivé.

Mes pieds avaient marché, oui.  
Mais ce n’était pas eux qui guidaient.

C’était autre chose.  
Un fil tendu dans la tête.  
Un fil noir, tordu, souple,  
comme un nerf ancien  
qui connaît mieux que moi le chemin du bas.

Et à force de suivre…  
j’étais passé ailleurs.

Pas seulement en profondeur.

En-dehors.

Un endroit plus bas que la ville.  
Plus profond que la mémoire.  
Plus ancien que la langue.

Un lieu sans époque.  
Sans matière fixe.  
Un ventre mental.

L’air y était dense.

Non pas étouffant.  
Mais épais, chargé.

Je respirais autre chose que de l’oxygène.  
Un parfum impossible :  
myrrhe, poussière, cendre, oubli.

Chaque inspiration déposait en moi un silence.  
Chaque souffle m’arrachait un nom.

Je voyais sans lumière.

Pas d’ampoule.  
Pas de feu.  
Mais tout vibrait d’une clarté sans source.

Un halo organique,  
émanant des murs.  
Ou plutôt…  
des choses qui étaient devenues les murs.

Et sur ces parois —  
oh, ces parois…  
des fresques.

Gravées.  
Brûlées.  
Vivantes.

Elles pulsaient faiblement.  
Comme si elles respiraient.  
Comme si elles se souvenaient.

Des hommes à genoux.  
Des femmes couronnées d’insectes.  
Des bêtes à corps d’homme,  
adorant un œil noir, vaste, vertical.

Et au centre de tout :  
elle.

Toujours elle.  
Marjorie.  
Ou ce qu’elle était devenue.  
Ou ce qu’elle avait permis.

Et alors, j’ai compris.

Ce n’était pas elle que le scarabée avait choisie.

C’était à travers elle.

Elle n’était pas l’élue.

Elle était la porte.

Et moi —  
moi —  
j’avais franchi le seuil.

Quelque chose remua dans l’ombre.

Un glissement.  
Un râle humide.  
Un souffle chaud contre ma nuque,  
comme un murmure exhalé par un ancien autel.

Et cette voix.  
Encore.

Tu voulais comprendre.  
Maintenant tu vois.  
Ce que tu chasses…  
… c’est ce que tu es.

J’ai reculé.  
Instinctivement.

Mais il était trop tard.

Le lieu m’avait vu.  
Le lieu m’avait reconnu.

Et je savais…  
je sentais…

Je n’étais plus dans le lieu.

J’étais devenu une partie du lieu.

Un mur.  
Un souvenir.  
Une fresque.  
Un œil.

Quelque chose qu’un autre  
viendra peut-être regarder un jour…

et croire encore être le premier.

Un chapitre de bascule absolue : Champnell n’est plus spectateur. Il est intégré.  
Ce lieu n’est pas un endroit : c’est une mémoire vivante. Et maintenant, il s’en souviendra à travers lui.

Souhaites-tu que je continue avec le Chapitre 35, en affichant d’abord l’original ?

## CHAPITRE 35 – LA VILLE QUI DORT

Londres dormait.

Pas d’un sommeil paisible.  
Pas d’un repos nocturne.  
D’un sommeil dangereux.

Un sommeil replié, tendu,  
prêt à mordre si on le réveille.

Comme une bête blessée  
tapie sous les pavés,  
chaque muscle vibrant d’une tension muette,  
dans l’attente de l’ultime décharge.

Les rues étaient pleines —  
mais creuses.

Les passants parlaient —  
mais leurs voix n’atteignaient personne.  
Leurs mots glissaient  
sans laisser de trace.  
Comme des feuilles mortes dans l’eau noire.

Les fenêtres regardaient.  
Mais sans voir.  
Juste des vitres ouvertes sur rien.

Il y avait quelque chose.

Un changement.  
Un basculement.

Mais personne ne le disait.

Et pourtant…  
tout le monde le savait.

Les journaux évoquaient des choses.  
De façon dispersée.  
Sans lien apparent.

Des disparitions.  
Des hommes retrouvés vidés de leur langue.  
Des enfants muets au réveil.  
Des chiens, aveugles en une nuit,  
hurlant vers les murs.

Personne ne reliait.

Mais moi, si.

Je marchais.  
Seul.  
Dans les quartiers sans nom.  
Dans les rues oubliées.

J’écoutais la ville.  
J’écoutais le bruit du monde.

Et ce que j’entendais…

Ce n’était plus humain.

Ce n’était pas une voix.  
Pas une langue.

C’était une vibration.

Un rythme.  
Un appel.  
Un battement.

Quelque chose parlait  
à travers les briques,  
les gouttières,  
les rails,  
les lignes téléphoniques.

Une voix lente.  
Rampante.  
Souterraine.

Elle ne disait rien.  
Elle ordonnait.

Je suis passé devant une cabine téléphonique.  
Ancienne.  
Rouge.  
Fissurée.

À l’intérieur :  
une femme.  
Figée.  
Le combiné collé contre son oreille.  
Les yeux pleins de larmes.

Elle ne pleurait pas de chagrin.

Elle pleurait d’écoute.

Je me suis approché.  
Prudemment.

J’ai collé l’oreille au vitrage.  
J’ai entendu le souffle.  
Pas un souffle mécanique.  
Pas un interlocuteur.

Un souffle profond.  
Ancien.  
Un sommeil qui respire.

Je lui ai demandé :

— Vous l’entendez aussi ?

Elle a hoché la tête.  
Puis, sans me regarder, elle a murmuré :

— Il rêve sous nous.  
Et nous parlons dans son sommeil.

Je suis parti.  
En courant.  
En dérivant.

Mais le souffle…  
m’a suivi.

Pas dans les rues.  
Pas dans les murs.

En moi.

Il s’est glissé  
dans ma gorge.  
Dans mon oreille.  
Dans ma pensée.

Et j’ai su.

J’avais été contaminé.

Pas par un geste.  
Pas par un objet.  
Pas par le sang.

Par le regard.  
Par la voix.  
Par la ville elle-même.

Et maintenant…  
je ne savais plus  
si je marchais dans Londres  
ou dans son rêve.

## CHAPITRE 36 – LE CERCLE

Elle rêvait.  
Et il rêvait à travers elle.

Ils étaient déjà là.  
Dans la salle.

Silencieux.  
Alignés comme les chiffres d’une horloge brisée.  
Douze.  
Ou treize.  
Ou peut-être un seul visage démultiplié, tourné dans toutes les directions du monde.

Leurs yeux brillaient.  
Non pas de lumière.  
Mais de souvenir.

Ils savaient que je viendrais.

Et moi,  
je suis entré sans frapper.

Le cercle.

Ce n’était pas un symbole.  
Pas une métaphore.  
Pas un culte.

C’était une configuration.  
Une forme de pensée.  
Une manière de respirer ensemble.  
Une géométrie ancienne,  
venue d’avant les pyramides,  
avant l’écriture,  
avant la peur.

Au centre : rien.

Ou l’attente.

Un vide vibrant.  
Non pas un manque,  
mais un creux prêt à être habité.

Le lieu n’avait pas de mur.  
Pas d’odeur.  
Pas d’époque.

Mais il portait en lui  
toutes les langues mortes,  
tous les pactes oubliés,  
tous les noms effacés à la pointe du doigt.

Je n’ai pas parlé.  
Eux non plus.

C’est elle qui s’est avancée.

Marjorie.  
Ou ce qu’elle était devenue.  
Ou ce qui l’avait traversée pour prendre forme.

Elle portait un manteau noir.  
Flottant.  
Comme tissé d’ombre ancienne.

Ses yeux —  
plus larges.  
Plus clairs.  
Presque translucides.

On aurait dit qu’elle contenait l’horizon.

Elle s’est placée au centre.  
Sans effort.  
Comme si elle y était née.

Et elle a dit :

— Il est prêt.

Un frisson a traversé la salle.  
Pas un bruit.  
Un glissement.

Dans le bois.  
La pierre.  
Les os.

Je l’ai senti.  
Le scarabée.

Il venait.

Mais cette fois,  
pas seul.

Il venait à travers eux.  
À travers elle.  
À travers moi.

Alors elle m’a regardé.

— Tu dois choisir, Augustus.

— Choisir quoi ?

— Le seuil.

— Je ne comprends pas.

Elle a tendu la main.

Et j’ai vu.

D’un côté :  
l’oubli.  
La paix.  
La fuite.  
La sortie du cercle.

De l’autre :  
le vertige.  
La connaissance.  
La traversée.

— Tu peux t’en aller, dit-elle.  
Tu peux tout perdre.

— Et si je reste ?

Elle a penché la tête.

— Tu deviens partie.

Je n’ai rien dit.

J’ai avancé.

Je me suis assis.  
Dans le cercle.

Et les autres ont hoché la tête.

Il n’y avait plus de retour.  
Plus de fuite.  
Plus de nom.

Seulement ça :

Le cercle.

## CHAPITRE 37 – LE CORPS TROUVÉ

Ils l’ont découvert au matin.

Sous un pont de béton,  
près de la Tamise.  
Le fleuve glissait sans bruit,  
comme s’il avait oublié le monde.

Le corps était là.

Nu.  
Recroquevillé.  
Les yeux grands ouverts.

Pas de sang.  
Pas de violence apparente.  
Pas de cri.

Un homme.

Anonyme pour les passants.  
Mais pas pour moi.

C’était Robert Holt.  
Ou ce qu’il en restait.  
Une coquille.  
Un souvenir figé dans la matière.

Le corps ne portait aucune blessure.

Rien.  
Pas de trace.  
Pas de griffure.  
Pas même la moindre ecchymose.

Mais tout en lui  
hurlait l’épuisement.

Comme si une chose  
avait habité la chair  
trop longtemps.  
Trop profondément.

Et qu’au moment de partir,  
elle n’avait rien laissé.

Rien, sauf le contenant.  
Rien, sauf l’écrin.  
Rien, sauf le silence.

La police parlait d’overdose.  
De crise cardiaque.  
De délire hallucinatoire.

Ils n’avaient pas tort.

Mais ils n’étaient pas prêts  
pour la vérité nue.  
Celle qui ne s’écrit pas dans les rapports.

Je me suis approché.  
Sans hâte.  
Sans peur.

Les rubans jaunes n’ont pas osé me retenir.  
Peut-être que les policiers  
ne me voyaient plus.

Je me suis penché sur son visage.

Et j’ai su.

Ses yeux ne regardaient pas le ciel.

Ils regardaient en dedans.  
Encore.  
Toujours.

Comme s’ils étaient restés ouverts  
pour contempler une chose invisible aux autres.

Une lumière interne.  
Un tunnel non pas de mort…  
mais de passage inverse.

Dans sa main droite, refermée comme un poing fossilisé,  
un objet.

Petit.  
Noir.  
Brillant.

Un fragment de carapace.  
Pas un bijou.  
Pas une amulette.

Un reste.

Ou une graine.

Je l’ai pris.

Personne ne m’a vu.

Ou personne n’a voulu voir.

Et dès que mes doigts ont frôlé la matière,  
j’ai senti…

Non.

J’ai entendu.

Une voix.  
Un murmure.  
Un frisson mental :

Ce n’est pas fini.

Ils ont emporté le corps.  
Un brancard.  
Un drap.  
Un oubli organisé.

Mais moi, je savais.

Robert Holt  
n’était pas mort cette nuit-là.

Il était mort  
depuis longtemps.

Depuis la première lettre.  
Depuis la première absence.  
Depuis qu’il avait ouvert la porte.

Ce matin n’était pas sa fin.

C’était un acte de théâtre.  
La dernière scène.  
Un rideau qui tombe.

Mais les coulisses…  
elles…

restaient pleines.

## CHAPITRE 38 – L’HÉRITAGE

Il m’avait tout laissé.

Pas un testament.  
Pas un mot d’adieu.  
Aucune lettre, aucun code, aucune clef.

Juste une pièce.  
Une odeur.  
Et ce petit objet noir, lisse,  
posé au creux d’une paume rigide.

C’était suffisant.

Je m’appelle Augustus Champnell.  
Et ce matin-là,  
j’ai compris.

Ce n’était plus une enquête.  
Ce n’était plus une affaire classée.  
Ce n’était même plus une histoire.

C’était une succession.

Je suis retourné chez moi.

Enfin — chez celui que j’étais.

Celui qui prenait des notes.  
Classait les indices.  
Croisait les versions.

Celui qui croyait encore  
que l’intelligence humaine  
pouvait embrasser le réel.

J’ai ouvert les tiroirs.

Les dossiers.

J’ai tout relu.  
Tout recomposé.

Les lettres.  
Les rapports.  
Les croquis griffonnés à la hâte.

Et entre les lignes…  
j’ai vu.

Ce n’était pas un complot.  
Pas un piège.

C’était une intention.

Un plan sans cartes.  
Un mouvement.  
Un rythme.

Quelque chose qui convergeait.  
Vers quoi ?  
Je ne savais pas encore.

Mais j’en portais désormais  
la clef.

Marjorie avait disparu.  
Pas en fuite.  
Pas effacée.

Dissoute.

Comme un nom dans l’eau.  
Comme un rêve au réveil.

Les journaux n’en parlaient pas.  
Pas une ligne.  
Pas une rumeur.

Paul Lessingham, lui aussi,  
s’était retiré.

Un silence profond.  
Pas celui du deuil.  
Celui du savoir.

Celui qu’on ne peut formuler  
sans raviver la chose.  
Sans l’appeler à nouveau.

Et moi,  
je suis resté là.

Avec le fragment dans ma poche.  
Toujours chaud.  
Toujours présent.

Avec la voix  
qui revenait parfois dans les silences.  
Pas chaque nuit.  
Mais quand j’étais sur le point d’oublier.

Avec les rêves.  
Toujours plus denses.

Des tunnels.  
Des cercles.  
Des visages.  
Sans nom.  
Mais pleins d’intention.

Et leurs murmures :

Tu es prêt.  
Tu le seras.  
Tu l’étais déjà.

Un soir,  
je me suis levé sans raison.  
Sans peur.  
Sans besoin.

Je suis allé jusqu’au miroir.

J’ai cherché mes yeux.

Je ne les ai pas trouvés.

Quelque chose d’autre  
me regardait  
depuis l’autre côté.

Pas hostile.  
Pas familier.

Quelque chose qui attendait.

Et j’ai compris que l’héritage…  
n’était pas ce que l’on reçoit.

C’est ce que l’on devient.

## CHAPITRE 39 – DISPARITIONS

Ce n'était pas soudain.

C'était diffus.

Un effacement lent.  
Comme une gomme passée sur le réel.  
Comme un son qui baisse  
jusqu’à n’être plus qu’un souvenir de vibration.

Les disparitions ont commencé là  
où personne ne regarde.

Les ruelles du nord.  
Les hôtels sans nom.  
Les maisons à volets clos.  
Les asiles qu’on ferme sans phrases.

Un à un.  
Des corps.  
Des noms.  
Des silences.

Certains réapparaissaient.  
Mais plus tout à fait.

Le regard figé.  
Le dos raide.  
Une grimace.  
Ou pire : un sourire.

Et toujours, quelque part sur la peau :  
un cercle noir,  
un œil,  
ou un scarabée minuscule,  
brûlé dans la chair.

Les médecins parlaient de délire collectif.  
Les policiers, de réseau.  
Les journalistes…  
avaient cessé d’écrire.

Mais moi,  
je savais.

Ce n’était pas un tueur.

C’était un appel.

Un chant profond  
qui remontait sous la ville.  
Et ceux qui disparaissaient…

…répondaient.

Je suis allé voir Paul Lessingham.  
Dernier recours.  
Dernier témoin.

Il m’a ouvert.

Fatigué.  
Amaigri.  
Mais lucide. Trop lucide.

— Ils sont en train de le bâtir, m’a-t-il dit.

— Qui ?

Il m’a regardé.  
Puis il a murmuré :

— Le corps nouveau.

Je n’ai pas voulu comprendre.

Mais je savais.

Le scarabée n’était pas un être.  
C’était une pièce.  
Un fragment.  
Un organe.

D’un concept vivant.

Je suis sorti sous la pluie.

Et dans chaque reflet de vitrine,  
je voyais mon visage.

Un peu moins moi.

Il restait sept jours.  
Avant la pleine lune.

Et après ce seuil,  
je le savais :

il ne resterait plus rien à faire disparaître.

## CHAPITRE 40 – LE NOM QUI DÉVORE

Il existe des noms qu’on ne dit pas.

Pas par peur.  
Pas par interdit.  
Pas parce qu’ils sont sacrés.

Parce qu’ils dévorent.

Parce qu’en les prononçant,  
on creuse un puits dans sa gorge.

Et dans ce puits,  
quelque chose attend.

Je l’ai entendu pour la première fois dans un rêve.

Non.  
Pas un rêve.

Un souvenir volé.  
Quelque chose que je n’avais jamais vécu,  
mais que mon corps  
reconnaissait.

Un cercle de femmes.  
Des torches rouges.  
De la terre jusqu’aux genoux.

Et au centre…  
un mot.

Un mot chuchoté  
comme on offre un poison.

Un mot que nulle langue humaine n’a prononcé deux fois.  
Sans en payer le prix.

Ce mot.  
Son nom.

Quand je me suis réveillé,  
j’avais la bouche pleine de sable.

Le lit était intact.  
Mais mes dents grinçaient sur du grain.  
Et mes lèvres saignaient,  
comme si j’avais tenté de le retenir.

Depuis,  
il me suit.

Pas comme un souvenir.  
Pas comme un refrain.

Comme une infection.

Il se glisse dans mes pensées.  
S’infiltre dans les phrases.  
S’accroche aux syllabes.

Il transforme les choses :

Un chant devient incantation.  
Un regard devient menace.  
Un silence devient offrande.

Il est là.

Il ne part pas.

Et plus j’essaie de l’ignorer,  
plus il grandit.

J’ai tenté de l’écrire.  
Une fois.

À la main.  
Sur une feuille neuve.

Juste la forme.

Juste le contour du mot.

L’encre a glissé.  
Le papier s’est gondolé.  
L’air est devenu plus dense.

La lumière a baissé.  
Pas l’ampoule.  
La lumière même.

Je l’ai brûlé.

Mais le nom…

n’était pas sur le papier.

Il était déjà en moi.

Lessingham m’avait prévenu.

Il l’avait vu,  
en Égypte,  
sur une dalle enterrée dans un tombeau sans fin.

Un nom sculpté dans une langue qui mange les autres.

Il ne l’a jamais prononcé.  
Pas en entier.

Il disait : le scarabée.  
Comme on dit : la chose.  
Comme on dit : lui.

Mais le vrai nom…

Le vrai nom.

Je l’entends désormais  
chaque nuit.

Et chaque nuit,  
il me mange un peu plus.

Pas ma chair.  
Pas mon sommeil.

Ma pensée.

Il ronge ce que je suis  
pour y inscrire ce qu’il est.

Ce nom n’a pas besoin de prêtres.  
Pas besoin de temples.  
Pas besoin de livres.

Il a besoin de porteurs.

Et moi,  
je suis déjà la page.

## CHAPITRE 41 – LES PORTEURS

On les reconnaît à peine.

Ils ne portent pas de robe noire.  
Pas de masque.  
Pas de signes.

Ils ont des visages ordinaires.  
Des manteaux fatigués.  
Des sacs de courses.  
Des clés de voiture.  
Des cernes normaux.

Ils prennent le métro.  
Ils traversent les passages piétons.  
Ils rient, parfois.  
Discrètement.  
Avec un léger décalage.

Mais ils ne sont plus eux.

Ils ont été vidés doucement.  
Pas tués.  
Pas convertis.

Juste… modifiés.

Ce sont des coquilles.  
Des relais.  
Des antennes silencieuses.

Des porteurs.

Je les ai vus pour la première fois  
dans une église abandonnée de Southwark.

Un bâtiment oublié, rongé par l’humidité,  
où les pigeons avaient remplacé les psaumes.

Mais ce jour-là,  
la nef était pleine.

Silencieuse.  
Tendue.

Ils étaient là.  
Assis.  
Immobiles.

Des hommes.  
Des femmes.  
Un enfant aussi.

Tous formant un cercle.  
Tous les yeux fermés.  
Mais je savais : ils voyaient.

Le prêtre était parti depuis longtemps.

Il avait laissé tout derrière lui.  
La croix.  
La chaire.  
Les vitraux.  
Le langage.

Mais ce qui régnait maintenant  
ce n’était pas l’absence de Dieu.

C’était sa substitution.

Sur l’autel, un symbole.

Brûlé dans la pierre.  
Non gravé —  
incarné.

Le scarabée.

Pas dessiné.  
Pas stylisé.

Reconnu.

Je me suis approché.  
Un des porteurs a ouvert les yeux.

Lents.  
Infinis.

Et en le regardant,  
j’ai vu d’autres yeux.

Des centaines.  
Des milliers.

Pas autour de moi.  
À travers lui.

Il n’a pas parlé.  
Pas besoin.

Mais dans ma tête, une phrase claire :

Tu n’es pas un témoin.  
Tu es un passage.

Je suis sorti.  
Sans me retourner.  
Mais la phrase me suivait.

Depuis ce jour,  
je les vois partout.

Dans les reflets de vitrines.  
Dans les vitres des bus.  
Dans les couloirs des supermarchés.

Toujours un de plus.  
Toujours calmes.  
Trop calmes.

En attente.

D’un signal.  
D’un moment.

Marjorie avait été la première.  
Mais elle n’était plus la seule.

Ils se multipliaient.

Pas par naissance.  
Par transmission.

Et chaque porteur  
portait un fragment.

Pas du scarabée.  
Pas d’un dieu.

D’un instant.  
D’un point.  
Du retour.

Ils ne tuent pas.  
Ils ne détruisent rien.

Ils préparent.

Et le jour venu…

Ils s’ouvriront.

Comme des œufs trop pleins.  
Comme des graines mûres.

Et quelque chose sortira.  
Pas étranger.  
Pas monstrueux.

Quelque chose… de nous-mêmes.

Quelque chose  
que nous avons oublié avoir été.

## CHAPITRE 42 – LE SIGNAL

Personne ne l’a entendu.

Pas vraiment.

C’était trop bref.  
Trop enfoui.  
Trop profond.

Un battement dans le béton.  
Une pulsation dans les tuyaux.  
Un craquement dans la moelle de la ville.

Mais moi,  
je l’ai senti.

Et les porteurs aussi.

Le jour était clair.

Une de ces clartés glaciales, tranchantes,  
presque inhumaines.

Londres brillait  
comme un couteau propre.

Et soudain,  
dans cette pureté —  
la faille.

Un frisson.  
Une torsion.  
Une dissonance minuscule.

Comme si la ville avait toussé.

Et dans cette toux…

le signal.

Je me suis arrêté  
au milieu du trottoir.

Une femme devant moi  
a laissé tomber son sac.

Un homme, plus loin,  
a ri sans bruit.

Une jeune fille a levé la tête  
et pleuré sans larmes.

Dans leurs yeux,  
je l’ai vu :

il était temps.

Le signal n’était pas un son.

C’était une permission.  
Une ouverture.  
Une fracture dans le réel.

Et quelque chose —  
en-dessous,  
en-deçà,  
en arrière —  
a commencé à remonter.

Pas à pas.  
Pied par pied.

Comme un insecte géant  
qui perce enfin sa chrysalide.

J’ai couru.

Pas pour fuir.  
Pas pour prévenir.  
Pour échapper à l’immobilité.

J’ai traversé des visages figés.  
Des bouches ouvertes.  
Des regards sans pupilles.

La ville ne bougeait plus.

Elle attendait.

Elle écoutait.

Un porteur m’a arrêté.  
Un adolescent.  
Pâle. Tranquille. Absolu.

Il m’a regardé droit dans les yeux,  
et a dit :

— Il arrive.  
Mais pas comme avant.  
Cette fois, il ne prendra pas forme.

Cette fois…  
il prendra tout.

Le signal était passé.

Rien ne semblait changé.  
Rien n’avait explosé.  
Rien ne saignait.

Et pourtant…

le monde n’était plus le même.

Il était devenu  
perméable.

Et nous,  
désormais…

ouverts.

## CHAPITRE 43 – L’EXTÉRIEUR ENTRE

Le dehors est entré.

Ce n’était pas un choc.  
Pas un éclair.  
Pas une invasion.

C’était pire.

C’était un glissement.

Un changement si lent,  
si intime,  
qu’on ne pouvait plus le dater.

Tout ce qu’on appelait « extérieur » —  
ce qu’on tenait hors de nous,  
hors du monde,  
hors de la pensée —  
avait trouvé la faille.

Et maintenant,  
il était là.

Le ciel ne regardait plus vers le bas.  
C’était nous qui étions observés.

Les murs portaient des nervures.  
Le béton avait des souffles.  
Les lampadaires ne donnaient plus de lumière :  
ils palpitaient.

Et dans chaque ombre :  
un œil.

Pas un œil humain.  
Pas un œil d’animal.  
Pas un œil de surveillance.

Un œil de mémoire.  
Un œil d’avant.  
Un œil de fond.

Je suis sorti dans la rue à l’aube.

Le silence y était plus dense qu’une foule.

Un homme balayait le trottoir  
avec une brosse sans poils.

Il ne regardait rien.

Je lui ai demandé :  
— Ça va ?

Il a levé les yeux.  
Et j’ai compris.

Il n’était plus là.

Pas absent.  
Occupé.

L’extérieur n’était pas venu pour conquérir.  
Il était venu habiter.

Pas les villes.  
Pas les corps.

Les formes.  
Les gestes.  
Les lois invisibles.

Il avait appris nos rythmes.  
Et maintenant,  
il les imitait.  
Mieux que nous.

Dans un parc,  
j’ai vu des enfants jouer.

Ils tournaient en cercle.  
Très vite.  
En chantant une chanson que je ne connaissais pas.

À la fin,  
ils s’écroulaient tous.  
Exactement en même temps.

Puis ils restaient là.  
Les yeux ouverts vers le ciel.  
Immobiles.

Ils n’imitaient rien.

Ils se souvenaient.

Marjorie était quelque part.  
Pas loin.

Je le sentais.  
Dans la texture de l’air.  
Dans la température de ma peau.

Elle était la clef ouverte.

La fente dans la pierre.  
La dernière membrane.

Je devais la retrouver.  
Pas pour la sauver.  
Pas pour comprendre.

Pour être là.  
Quand ça passerait.

Car ce n’était plus une question de stopper quoi que ce soit.

C’était déjà en nous.

Et ce que nous avions tenu dehors…

nous tenait désormais à l’intérieur.

## CHAPITRE 44 – MARJORIE

Elle dormait.

Ou plutôt :  
elle était en sommeil.

Ce n’était pas un repos.  
Pas un abandon.  
Pas une guérison.

C’était une attente.

Son corps était allongé.  
Calme.  
Parfaitement calme.  
Mais chargé.

À l’intérieur,  
des choses remuaient.

Pas des organes.  
Pas des pensées.

Des fragments.

Des reliques.  
Des morceaux d’avant.

Des traces anciennes  
d’une mémoire qui ne venait pas d’elle  
mais qu’elle portait comme une dette.

Tout en elle se tendait vers l’instant.

Celui qu’elle ne connaissait pas.  
Mais qu’elle reconnaîtrait.  
Dès qu’il serait là.  
Dès qu’il passerait.  
Dès qu’il entrerait.

Elle n’était plus Marjorie Lindon.  
Pas vraiment.

Elle portait ce nom.  
Elle portait ce corps.

Mais à l’intérieur…

C’était autre chose.  
Quelque chose qui l’avait choisie.  
Ou retrouvée.

Ce n’était pas une possession.  
Pas une disparition.

C’était une inclusion.

Le monde avait glissé en elle.  
Pas le monde visible.  
L’autre.

Celui dessous.  
Celui d’avant.  
Celui d’après.

Et maintenant,  
elle glissait dans ce monde.

Elle rêvait.

Et dans ses rêves,  
il y avait des voix.  
Multiples.  
Synchrones.

Des visages.  
Flous.  
Inversés.

Des souvenirs qu’elle n’avait jamais eus.

Mais qu’elle portait désormais.

Elle voyait :

Des pyramides inversées.  
Des temples sous l’eau, ouverts comme des bouches.  
Des foules à genoux,  
attendant un son qu’elles n’entendaient pas encore  
mais qu’elles ressentaient déjà.

Et au centre de tout,  
un œil.

Immense.  
Immobile.  
Intérieur.

Pas tourné vers elle.  
Tourné en elle.

Et alors,  
elle comprit.

Ce n’était pas un dieu.  
Ce n’était pas un maître.  
Ce n’était même pas une entité.

C’était un retour.

Et elle…

Elle était la surface.

La peau.  
La faille.  
Le seuil.

Celle où cela allait percer.  
Celle où cela allait naître.

Elle ouvrit les yeux.

Et elle dit :

— Il est temps.

## CHAPITRE 45 – LA NAISSANCE

Le sol s’ouvrit.

Pas dans un fracas.  
Pas dans un rugissement.

Dans un accord.

Comme si la ville avait acquiescé.

Pas forcée.  
Pas rompue.  
Consentante.

Les pavés ne se brisèrent pas :  
ils s’écartèrent.

Les murs ne tremblèrent pas :  
ils s’inclinèrent.

Et de cette ouverture…  
un souffle.

Pas un vent.  
Pas un bruit.

Une mémoire.

Un souvenir qui ne venait pas d’un homme,  
ni d’un lieu,  
ni d’un temps.

Mais du sol.  
Du dessous.  
De la strate oubliée.

Une forme remonta.

Pas entière.  
Pas finie.  
Pas définie.

Un segment.  
Un appendice.  
Un avant-goût.

Mais suffisant.  
Pour comprendre.

Ce n’était pas une arrivée.  
Pas une descente.  
Pas une invasion.

C’était une expansion.

Quelque chose qui était déjà là  
et qui, à présent,  
prendrait toute la place.

Et Marjorie,  
au sommet de tout,  
sur la pierre chaude,  
dans la lumière inversée,  
ouvrit les bras.

Pas pour accueillir.  
Pas pour offrir.  
Pas pour se donner.

Pour conduire.

Elle ne cria pas.  
Elle ne trembla pas.  
Elle n’était pas en transe.

Elle savait.

Elle orchestrai​t.  
Comme une chef silencieuse,  
debout au bord de l’univers,  
guidant le passage d’une chose que personne ne pouvait regarder.

Ce n’était pas un sacrifice.  
Ce n’était pas un miracle.

C’était une orchestration.

Et nous étions là.  
Tous.  
Sans exception.

Les porteurs.  
Les témoins.  
Les aveugles.  
Les anciens.

Certains priaient sans mots.  
D’autres pleuraient sans larmes.  
La plupart…  
regardaient.

Mais aucun ne voyait vraiment.

Car ce qui naissait là…  
ne venait pas d’ailleurs.

Il ne tombait pas du ciel.  
Il ne perçait pas la croûte de l’univers.

Il remontait.  
Depuis le dessous.  
Depuis l’en-dedans.

Depuis nous.

Et la lumière  
qui remplissait la pièce  
n’était pas lumière.

C’était souvenir retourné.

Un souvenir si ancien  
qu’il n’avait pas de forme.

Et cette forme,  
maintenant,  
prenait le jour.

La naissance ne fit pas de bruit.  
Pas de cri.  
Pas de fin.

Seulement une chose :  
la certitude.

C’était fait.

## CHAPITRE 46 – RÉSURGENCE

Ce n’est pas la fin.

Ce ne l’a jamais été.

On croit aux clôtures.  
Parce qu’on a peur.  
Parce que nos esprits ont besoin de murs.

Mais la vérité, elle,  
s’ouvre.

Encore.  
Encore.  
Encore.

Je me suis réveillé.  
Chez moi.  
Apparemment.

Un lit.  
Un plafond.  
Une fenêtre sur Londres.

Les bruits familiers :  
Tramways.  
Sirènes.  
Le ronron du monde.

Tout semblait identique.

Et pourtant…

Je suis autre.

Je respire le même air.  
Mais je le comprends.

Je vois les mêmes rues.  
Mais je les reconnais.

Je suis chargé.

Je porte l’éclat.

Il ne brûle pas.  
Il ne consume rien.  
Il éclaire.

Marjorie n’est plus visible.  
Mais elle est là.

Partout.

Dans les rêves des enfants.  
Dans les silences entre deux pages.  
Dans l’écho des pas dans les tunnels.  
Dans la vibration du non-dit.

Elle n’a pas disparu.

Elle a été intégrée.

Comme le scarabée.  
Comme le nom.  
Comme le cercle.

Je continue d’écrire.

Non par devoir.  
Non par habitude.

Par rythme.

Parce qu’il le faut.  
Parce que le récit est un passage.

Et ceux qui l’entendront…  
auront peut-être une chance.

À vous,  
lecteurs,  
éveillés,  
infiltrés…

Je dis ceci :

Quand la lumière semblera plus lente,  
quand l’air portera un goût de poussière ancienne,  
quand vos pensées prendront la forme d’un autre regard,  
rappelez-vous :

Vous n’êtes pas seuls.  
Vous n’êtes pas fous.

Vous êtes appelés.

Et si un jour,  
vous sentez dans votre paume  
un frémissement sans cause…

Comme un insecte invisible  
qui bat des ailes  
sous la peau…

Ne fuyez pas.

Écoutez.

Car ce sera lui.

Le scarabée.

Et ce sera votre tour.